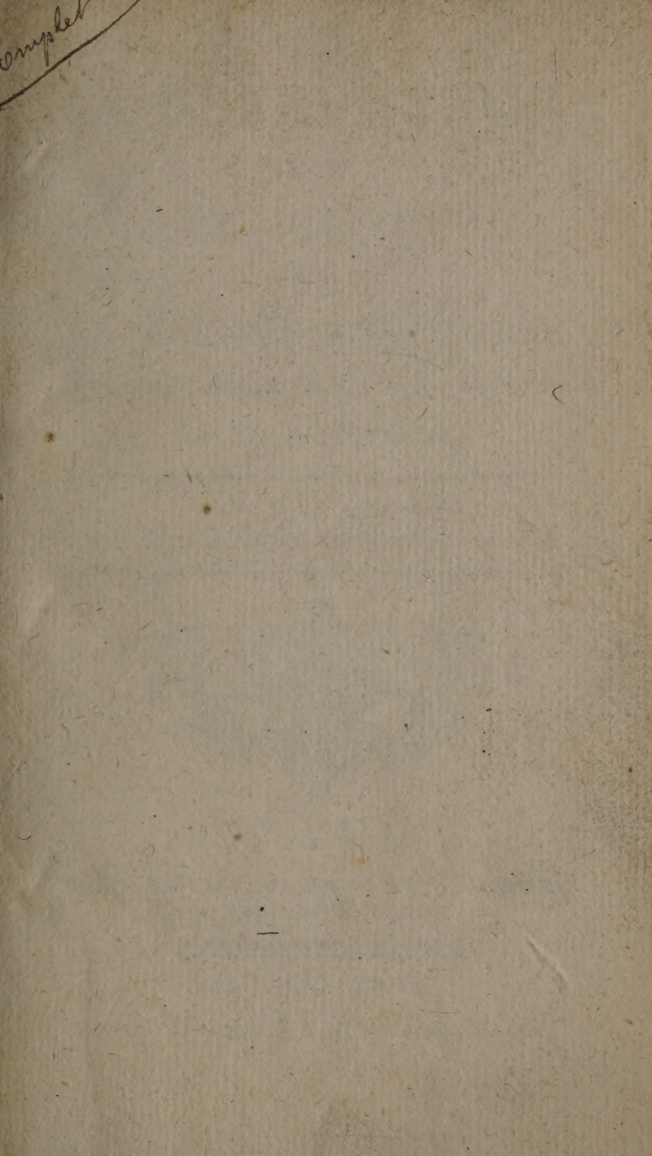






Typesetting differs from T. 545. 2 Earlier?
Initial capital on p[1] and headpiece on p185 differ
MS correction on p 128
Setting of privilege differs with 11 lines on last page



LE CONSERVATEUR DU *SANG HUMAIN*, OU LA SAIGNÉE DÉMONTRÉE

Toujours pernicieuse & souvent mortelle.

Par M. de MALON.

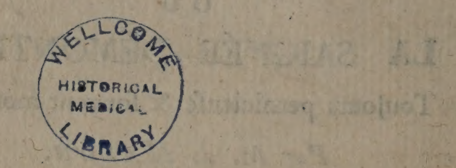
Salus populi suprema lex.
Que le bien public soit votre premiere loi. *Cic.*



A PARIS,
Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

IL faut être bien convaincu de la vérité de ce que l'on avance, pour oser attaquer une pratique anciennement établie & généralement soutenue, au moment encore où elle semble dans sa plus grande vigueur; c'est ce que je fais aujourd'hui, en travaillant à faire rayer la saignée du catalogue des remedes. J'entre dans les plus grands détails sur cette matiere, je donne une définition du sang & de ses principes, je développe les ressorts de la digestion, je prouve que nos maladies sont toujours dans nos humeurs

& jamais dans le ſang qui n'eſt que leur extrait, je fais voir combien la ſaignée eſt contraire à la coction & à la diſſolution radicale des alimens pour former un bon chyle, j'appuye mon raiſonnement d'exemples frappans, & de comparaiſons toutes ſimples.

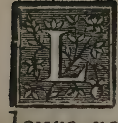
Si je parviens à prouver que *la ſaignée la plus ſagement ordonnée eſt toujours pernicieuſe & ſouvent mortelle*; *quelque bien qu'elle ſemble faire*, le public y gagnera beaucoup : ſi l'on ne trouve pas mes raiſons ſuffiſantes, j'aurai fait voir au moins mon envie d'être utile.



LE CONSERVATEUR DU *SANG HUMAIN.*

I.

La Saignée est toujours préjudiciable, quelque bien qu'elle semble faire.



E célèbre Vanhelmont, à qui nous sommes redevables de nos meilleurs remedes simples, déploroit le sort des malades dont on versoit le sang ; il disoit dans sa douleur » qu'un démon meur-

» trier s'étoit ſans doute emparé
» des chaires de la Médecine,
» parce que le démon ſeul étoit
» capable d'inſpirer le beſoin
» indiſpenſable de ſaigner un
» malade pour parvenir à ſa gué-
» riſon ».

Encouragé par un ſi grand maître, j'oſe entreprendre de prouver que l'erreur la plus grande enfanta la ſaignée, qu'elle ne peut continuer d'être en faveur malgré tout le mal qu'elle opere, que par le change qu'on a pris juſqu'ici ſur la vraie cauſe des maladies.

J'oſe dire que la ſaignée fit toujours du mal, quelque bien qu'elle ait paru faire; je vais entrer dans des détails qui ne le prouveront que trop à ceux qui ſe font une habitude de la ſaignée, & qui préferent l'ouverture de leur veine à la plus légere purgation.

La ſeule ignorance de la nature du ſang, de la vraie cauſe des maladies & des remèdes qui leur ſont propres, produiſit le grand abus de la ſaignée.

2.

Le ſang ſe purifie avant d'entrer dans les veines.

Je demande que l'on remarque avec la plus ſérieuſe attention que le ſang, avant de s'introduire dans les veines & dans les artères, eſt purifié par deux coctions. La premiere & la principale cauſe des maladies ne ſera donc pas dans le ſang, proprement dit, mais ſeulement dans la ſurabondance & l'épaiſſiſſement des humeurs qu'il charrie.

Il faudra donc ſe contenter, pour guérir un malade, de quelque maladie que ce puiſſe être,

de travailler à découvrir l'humeur peccante, la purifier, ou l'évacuer par un purgatif propre à en débarraſſer le ſang.

Que l'on ſaigne un malade dans la grande fermentation de l'humeur altérée, ce ſang, juſqu'à la derniere goutte, ne paroîtra-t-il pas toujours mauvais? Semblable au vin troublé dans une barrique que l'on met en perce avant qu'il ſoit clair & que l'on tirera trouble juſqu'à la derniere goutte.

3 A.

Analyſe du ſang & de ſes principes.

Si nous en croyons le ſyſtême reçû & enſeigné dans nos Ecoles même de Médecine, on trouve trois humeurs dans notre corps qui ſe mêlent avec le ſang.

Ce ſont, la bile, la pituite & la mélancolie.

3 B.

Ce que c'eſt que la bile.

La bile n'eſt qu'un ſel amer ſulfureux, réſolu par ſon propre véhicule, puiſque ſon goût eſt ſi fort, & qu'elle ſe développe dans l'eau comme le ſel : l'uſage des choſes qui reſſemblent le plus à ſa nature comme les épiceries, les viandes ſalées, les alimens de haut goût, mordicans & âcres, l'augmentent & l'enflamment, voila pourquoi dans toutes les maladies où l'on reconnoît de l'inflammation, on commence par interdire les choſes ſalées.

La bile groſſiere s'évacue par les urines & par les ſelles, la ſubtile a ſon ſiége dans la veſi-

cule du fiel : ſon eſprit fait la partie la plus pure du ſang.

La bile ſuperflue & groſſiere, enfin la bile noire & excrémenteuſe, fait toujours la ſource des plus violentes maladies, comme des douleurs de tête avec la fiévre, quand cette bile péche par la quantité : elle produit l'ictère quand elle eſt épanchée. (l'ictère eſt ce qu'on appelle aſſez vulgairement jauniſſe, on diſtingue deux ſortes d'ictères, le blanc & le noir : le blanc s'annonce ſimplement par les pâles couleurs, le noir s'annonce d'abord par une couleur jaune clair, enſuite d'un jaune plombé, livide & bazanné).

Quand la bile reflue & ſe dégorge dans l'eſtomac, elle y produit des coliques violentes : ſi cette bile engorge les boyaux, elle produit les coliques bilieu-

ſes & néphrétiques, elle dégénére en ſables & en pierre, & enfin cauſe beaucoup d'autres maladies, que la ſaignée ne peut guérir, mais dont on ſe délivre par l'évacuation de l'humeur qui cauſe le mal, en provoquant les ſelles & les urines, mais jamais par la ſaignée.

4.

Ce que c'eſt que la pituite.

La pituite ſe forme de l'humide que nous prenons avec les alimens; cette humeur ſe conſidere encore en trois ſubſtances: la groſſiere, la ſubtile & ſon eſprit. La groſſiere s'évacue par la veſſie: la ſubtile a ſon ſiége au cerveau, & ſon eſprit entre dans la compoſition du ſang pour le rendre fluide.

Quand la pituite groſſiere ſur-

abonde, elle cauſe l'hydropiſie; quand la ſubtile péche en quantité, elle forme les catharres, les fluxions, les rhumes, les rhumatiſmes, les paralyſies & l'apoplexie. Cette humeur & ſes maladies ſe guériſſent en purgeant le groſſier, en condenſant le ſubtil, à quoi la ſaignée devient inutile.

5.

Ce que c'eſt que la mélancolie ou flegme.

Nous la diviſerons comme les autres en trois ſubſtances: la groſſiere, la ſubtile & ſon eſprit. La groſſiere a ſon ſiége dans la rate, la ſubtile dans la graiſſe & ſon eſprit entre dans la compoſition du ſang.

Lorſque la mélancolie groſſiere ſurabonde elle groſſit la

ratte, cauſe des obſtructions en épaiſſiſſant les fluides, les alimens groſſiers & viſqueux l'augmentent ; ainſi pour guérir les maladies qu'elle enfante, il faudra travailler à la rendre fluide, & la ſaignée feroit tout le contraire.

Par ce détail il eſt aiſé de voir que la ſaignée ne peut produire aucun bon effet dans preſque toutes les maladies, puiſque je viens de prouver qu'elles étoient plutôt enfantées par la mauvaiſe qualité des humeurs & leur épaiſſiſſement que par toute autre cauſe : d'ailleurs le ſang n'étant que la partie la plus déliée des humeurs & la plus ſpiritueuſe, ce ſera toujours la plus pure & celle qu'il faudra conſerver.

Mais, me dira-t-on, comment connoître l'humeur ſurabondante d'un malade ? Il y a

plusieurs moyens qui l'indiquent, entr'autres le suivant.

6.

Moyen de connoître l'humeur peccante du malade. Nous allons l'indiquer. Domination du sang.

Chaque humeur domine particulierement en telle ou telle partie du jour. Le sang, la partie la plus pure des humeurs & leur extrait, est dans sa vigueur & sa force depuis trois heures après minuit jusqu'à neuf heures du matin ; c'est pourquoi celui qui se couche & se leve à des heures reglées & de bonne heure, trouve, en se levant matin & avant le jour, ou au soleil levant, son esprit leste & dispos ; il arrive même assez ordinairement que le malade se sent

mieux le matin que l'après-midi, parce que le ſang répand alors par toute l'habitude du corps ſa chaleur agréable, douce & vivifiante.

7.

Domination de la bile.

La bile domine depuis neuf heures du matin juſqu'à trois heures après-midi, tems auquel la force & la vertu naturelle ſépare la bile du ſang, l'envoie au fiel & aux autres parties où elle eſt néceſſaire, ce qui fait qu'à ces heures l'homme eſt plus facile à s'émouvoir & ſe mettre en colere.

8.

Domination de la mélancolie.

La mélancolie fait ſon office depuis trois heures après-midi juſqu'à neuf heures du ſoir: pen-

dant ce tems le foie se purge, jette dehors son écume & toutes les superfluités que la nature rejette du côté de la ratte, c'est pourquoi pendant cette intervalle l'entendement paroît moins libre, offusqué qu'il est par une vapeur épaisse & noire, qui lui ôte la gayeté, & rend le sujet rêveur.

9.

Domination de la pituite.

La pituite ou flegme domine depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures après-minuit: alors le flegme surabondant que les alimens ont produit, envoye des vapeurs froides & humides au cerveau qui l'affaissent & rendent l'homme pesant & endormi: cela est si vrai que l'heure du sommeil passée on s'endort beaucoup moins.

10.

Nos humeurs empirent plus ou moins ſelon les ſaiſons.

Les élémens, les aſtres, les ſaiſons, les cieux enfin ont leur mouvement régulier, nos humeurs ont auſſi des mouvemens & des périodes fixes, & produiſent des effets bons ou mauvais, ſuivant les ſaiſons auxquelles ces mêmes humeurs ont un rapport plus particulier.

11.

Empire du ſang au printemps.

Ainſi le ſang domine au printems, à cauſe de ſon analogie avec cette ſaiſon où tout eſprit fermente, auſſi les fiévres de printemps ſont-elles vives & continues.

12.

Empire de la bile en été.

La bile domine en été parce que chaude de ſa nature elle a un rapport parfait avec la chaleur de l'été, & c'eſt le tems des fiévres tierces.

13.

Empire de la pituite en hyver.

La pituite domine en hyver, parce qu'elle eſt froide & ſurabonde dans le ſujet par le défaut de tranſpiration que cauſe la rigueur de cette ſaiſon, c'eſt le tems des fiévres quotidiennes & éphémeres qui finiſſent en un jour, parce qu'elles ſont moins occaſionnée par la corruption proprement dite des humeurs que par leur épaiſiſſement & par

l'altération périodique & passagere de la régularité de leur cours.

Pour peu qu'on veuille y faire attention on remarquera qu'au moment où chaque différente humeur fait son office, les accès des fiévres que nous venons d'annoncer & de distinguer se manifestent, & que ces accès cessent ou diminuent de beaucoup quand une humeur cède son empire à l'autre, pourvû toutes fois que chacune de ces humeurs ne se trouve pas subjuguée par celle qui lui succéde : car alors il se fait une crise, & l'on remarquera que cette crise arrive plus particulierement sous les changemens de domination.

14.

Diſtinction de l'humeur qui cauſe telle ou telle fiévre.

L'on fera attention que pour l'ordinaire les fiévres continues, & toutes celles qui viennent du ſang & de ſa fermentation extraordinaire, ont leur accès le matin ; les fiévres tierces vers le midi ; les fiévres quartes vers les trois ou quatre heures ; la fiévre quotidienne à une heure après minuit.

15.

Cauſe de la fiévre continue.

Il ſera donc aiſé d'inférer que la fiévre continue, dont l'accès eſt au matin, vient du ſang & de ſon mélange avec des humeurs crues qui, par leur fermentation, l'embraſent & le

consument, à quoi l'on remédiera, en tâchant d'évacuer une partie de ces humeurs crues ou recuites dans les premieres voies.

16.

Fiévre tierce.

Les fiévres tierces proviennent de la mauvaise disposition de la bile; il faudra donc la délayer & la purger, ce que la saignée ne peut faire.

17.

Fiévre quarte.

Les fiévres quartes viendront du vice de la mélancolie, il s'agira donc de trouver le moyen de lui rendre sa qualité fluide, & d'employer des remédes qui la subtilisent, est-ce par la saignée qu'on y parviendra? puis-

qu'elle détruit & évapore la partie la plus ſpiritueuſe, par conſéquent la plus propre à diſſoudre & digérer convenablement les humeurs crues.

18.

Fiévre quotidienne.

La fiévre quotidienne proviendra du vice du flegme, il s'agira de diminuer ce flegme par le choix de certains alimens & la privation de quelques-uns; à tout cela la ſaignée devient abſolument inutile, voila pourtant les quatre ſources de nos maladies.

J'avouerai que quelquefois il arrive que toutes les humeurs, par leur extrême abondance ſe trouvent mêlées, alors elles n'ont plus de régle & de tems limité. Leurs accès ſont & plus violens

& plus longs, & par l'intempérie des humeurs la maladie devient rébelle ou dangéreuſe; alors la maladie n'eſt, pour ainſi dire, qu'un accès continuel, parce que la corruption des humeurs mêlée avec le ſang qui les charrie, fait qu'elles ne peuvent perdre de leur vice qu'après avoir recouvré leur équilibre; mais dans ce cas la ſaignée ſera très-contraire: car les eſprits ayant plus d'action & de force, ſeront bien plus promptement évaporés par l'ouverture de la veine, ce qui peut cauſer la mort du malade ou le rendre cacochyme toute ſa vie.



19.

Raiſons qui prouvent que la ſaignée la plus prudemment ordonnée eſt toujours un mal.

L'habitude de la ſaignée abrége la vie de l'homme, le rend plus ſujet aux maladies, parce qu'il en devient plus foible; Galien même condamne le fréquent uſage des ſaignées, à cauſe de la diſſipation des eſprits qui ſe fait avec l'eſprit de ſang, d'où réſulte infailliblement le refroidiſſement de tout le corps, & de-là l'affoibliſſement de toutes les fonctions naturelles : ceux qui voyent ainſi couler leur ſang ſans réflexion, n'en ſont pas toujours quittes pour la foibleſſe du corps, ou les maladies de langueur, ils payent quelquefois d'une mort ſubite l'impru-

dence de s'être fait ſaigner légerement, parce que le feu de la lampe s'éteint tout-à-coup, faute d'huile pour l'entretenir.

20.

La ſaignée contraire même dans la pléthore.

Une des fortes raiſons que l'on ait crû pouvoir donner d'employer la ſaignée, c'eſt quand il y a pléthore : cependant il y a des tempéramens qui paroiſſent robuſtes & pléthoriques, auxquels la ſaignée eſt la plus pernicieuſe. J'ai connû pluſieurs perſonnes dans ce cas, auxquelles la maniere ſomptueuſe de vivre, la vie ſédentaire, la couleur animée du viſage, les maux de gorge, les péſanteurs de tête, la grande tenſion des veines ſembloient indiquer le beſoin de ſai-

gner, & cependant, preſqu'auſſi-tôt la ſaignée faite, ils tomboient dans des convulſions, ſuivies d'un accablement de pluſieurs jours. Perſonne ne peut nier que la pléthore ne ſoit ſouvent occaſionnée par une indigeſtion : or la ſaignée eſt mortelle dans l'indigeſtion, il n'eſt donc pas toujours prudent de l'employer, même quand on ſuppoſe la pléthore, & puiſqu'en dégageant le grand canal on donne du reſſort à tous ceux qui viennent s'y rendre, je préférerois un lavement approprié au tempérament de la perſonne & convenable à l'état de ſes humeurs.

En ſuivant la nature dans ſes opérations, nous remarquerons que tout reméde qui affoiblit ſe trouve infailliblement contraire, puiſqu'après les criſes & les

évacuations naturelles le malade en devient plus fort; en voici la raiſon : c'eſt que la nature n'a purgé que le ſurabondant, au lieu que nous purgeons ſouvent avec trop d'indifférence toutes les humeurs de nos malades; de-là vient qu'après des évacuations que nous procurons ils ſont encore plus foibles, & que ſouvent les accidens augmentent avec le danger de mort.

21.

Attention particuliere de Galien avant de faire ſaigner, quoique ce fut un des partiſans de la ſaignée.

Galien, quoique partiſan de la ſaignée, ne laiſſoit pas de peſer avec ſoin toutes les circonſtances avant de l'employer; il s'eſt apperçu, dans le traitement

même des pléthoriques, que l'abſtinence ſuffiſoit aux uns, une nourriture choiſie & modérée aux autres, un léger purgatif à ceux-ci, un lavement à ceux-là.

Hypocrate ne penſoit pas autrement que Galien, car en parcourant avec ſoin ſon livre de la diéte, nous verrons qu'il regarde l'abſtinence comme le ſecours le plus ſûr pour vuider les vaiſſeaux.

Fréderic Hoffman veut auſſi qu'on recherche ſoigneuſement la cauſe de la ſurabondance du ſang, & ſi l'on découvre qu'elle puiſſe venir de l'excès de nourriture, il penſe qu'il y a beaucoup plus de ſureté de s'en tenir à l'abſtinence, que de recourir à la ſaignée.



22.

Second cas où la ſaignée eſt contraire, même dans la pléthore.

Je vois avec douleur que bien loin de faire toutes ces attentions à l'égard des pléthoriques, on enleve aux corps même les plus affoiblis, & ſouvent les plus exténués par toutes ſortes de remédes, le peu d'eſprit de ſang qui leur reſte pour l'entretien d'une flamme ſouvent prête à s'éteindre.

23.

La nature eſt en défaut ſi l'évacuation du ſang eſt un de ſes ouvrages.

Si l'effuſion du ſang pouvoit être un reméde auſſi efficace pour la guériſon des maladies que le ſont les autres évacua-

tions naturelles, comme ſont les ſueurs, les vomiſſemens, les diarrhées, &c. pourquoi la nature n'auroit-elle pas diſpoſé en faveur de l'évacuation du ſang, des voies auſſi déterminées qu'aux fluides qu'elle vuide par les pôres & les ſelles, & puiſqu'elle n'a pas fourni les mêmes indications pour la ſaignée que pour les ſudorifiques & les purgatifs, nous ne devons donc pas la regarder comme auſſi néceſſaire dans tous les cas.

Les partiſans de la ſaignée vous diront encore que ce n'eſt pas tant pour vuider les vaiſſeaux que pour évacuer ou corriger l'humeur nuiſible qu'ils admettent la ſaignée ; mais ne peut-on pas leur répondre que cette humeur eſt cantonnée dans un lieu particulier, ou qu'elle eſt également répandue dans toute

la maſſe des liqueurs : dans le premier cas la ſaignée ne peut, ſans lui ſuppoſer de l'intelligence, aller chercher le vice dans le lieu du dépôt ; & dans le ſecond, les plus amples ſaignées n'évacueront pas ſeulement la centiéme partie de l'humeur peccante, elles en empêcheront même la ſéparation.

24.

Principes deſquels le ſang eſt formé.

Raiſonnons principes : le ſuc que nous appellons ſang, eſt formé de deux matieres très-différentes, l'une conſiſte en la graiſſe la plus épurée de la terre, l'autre eſt la partie la plus active de l'air, laquelle ayant plus de mouvement, ſe trouve plus capable d'en communiquer à tous

les corps qui s'en trouvent ſuſceptibles, & cet élément que nous appellons air, porte dans tous les corps le feu qui les anime, qui ſe trouve la cauſe immédiate de l'accroiſſement & de la multiplication des ſemences. Il eſt probable que le ſiége de nos maladies doit être dans la partie terreſtre du ſang, & nullement dans la partie ſpiritueuſe qui lui donne la vie, par conſéquent la ſaignée doit retarder la cure des maladies, puiſque ſon effet eſt de faire évaporer, par l'ouverture de la veine, la partie active de l'air ſans laquelle tout corps demeureroit ſans mouvemens & ſans force.

25.

Raiſons ſéduiſantes en faveur de la ſaignée.

Voici les raiſons les plus ſéduiſantes des partiſans de la ſaignée, elles ſe réduiſent à quatre principales.

Premiere raiſon.

»Quand le ſang ne circule pas
» librement il faut le diminuer,
» afin de lui donner de l'air &
» de faciliter ſon mouvement.

Seconde raiſon.

» Par le moyen de la ſaignée
» l'on parvient à raffraichir le
» ſang, quand il ſe trouve échauf-
» fé plus qu'il ne faut.

Troiſiéme raiſon.

» Une chaleur ou un mouve-

» ment excessif du sang peut » rompre les vaisseaux qui le con- » tiennent, & alors faire tom- » ber le sang extravasé sur les » parties nobles, dans lesquels » étant privé de son mouvement » ordinaire, il contracteroit un » vice de pourriture qui seroit » cause de la destruction du sujet.

Quatriéme raison.

» Il convient de saigner les » gens qui se nourrissent d'ali- » mens très-succulens, ce qui » produit une grande quantité » de sang, capable de suffoquer » ceux qui vivent de la sorte, » ce qui rend la saignée com- » me indispensable.

26.

Développement de la digestion.

Avant de répondre à ces quatre objections, disons deux mots

de la digeſtion : je dis donc que l'eſtomac de chaque animal, & particulierement de l'homme, eſt la racine par le moyen de laquelle il reçoit les ſubſtances capables d'entretenir les mouvemens de la machine. Les mêmes mouvemens que l'on remarque dans la ſouche & dans le figuier, arrivent également dans l'animal, enſorte que rien ne ſe mêle avec le ſang qui n'aye auparavant paſſé de l'eſtomac dans les boyaux, des boyaux dans les veines lactées, & enſuite dans les artères & les autres veines.

Ce qui ſe paſſe dans l'animal eſt l'image de ce qui arrive dans les végétaux, & même dans les métaux & les minéraux : à la vérité il arrive bien des choſes dans ces derniers que nous ne voyons que par les yeux de l'eſ-

prit; mais les expériences ont confirmé nos idées à cet égard.

27.

Ce qu'il faut pour bien digérer.

Deux choses sont également nécessaires dans l'animal pour faire la digestion : l'une consiste en ce qu'on appelle levain de l'estomac, l'autre consiste en ses ressorts.

Le levain de l'estomac sert à dissoudre les alimens, brisés, hachés & liquéfiés, ou par une préparation extérieure, ou par les ressorts & la salive de la bouche : le dissolvant change leur nature & parvient à en former un suc tout-à-fait différent des alimens; ce suc se nomme chile, c'est cette liqueur qui, par les veines lactées, entre dans le sang qui se trouve poussée par

les resſorts de l'eſtomac & l'élaſticité des conduits par où elle paſſe.

Voila les deux choſes les plus eſſentielles pour la fabrique & la formation du ſang, que l'on peut nommer ſuc vital, puiſque de lui dépend la vie.

Le feu ou la chaleur naturelle, le mouvement des parties voiſines, auſſi bien que leur bonne ou mauvaie conformation, contribue auſſi beaucoup à rendre la digeſtion plus ou moins parfaite.

Il faudra donc examiner, avec la plus ſérieuſe attention, tous les défauts & les dérangemens qui peuvent arriver par la mauvaiſe diſpoſition des racines, & de la partie terreſtre qui eſt entrée dans le ſang, après quoi nous viendrons à l'examen de la partie aërienne, reçus dans les

conduits ſupérieurs nommés poulmons.

Ayant donc ſuffiſamment reconnu que le diſſolvant de l'eſtomac & ſes reſſorts ſoient les principaux agens de la digeſtion, il faudra tâcher de diſtinguer leurs bonnes ou mauvaiſes diſpoſitions, & même celles des corps deſtinés à être diſſous. On parviendra facilement par ce moyen à la connoiſſance des déſordres & du dérangement qui arrivent dans les ſucs renfermés dans les grands tuyaux, & à y remédier, ce qui deviendroit impoſſible à celui qui n'auroit aucune connoiſſance de la méchanique, & qui feroit de la ſaignée ſon principal reméde.

Il faudra donc ne pas perdre de vûe ce que je viens de dire, que deux choſes principales ſervoient à former le ſuc que l'on

nomme chyle, sçavoir : le levain de l'estomac & ses ressorts, dont les fibres nerveuses sont toute la vertu.

28.

La salive est le dissolvant de l'estomac.

Qu'est-ce qui doute que la salive se mêle avec les alimens, & même qu'il en coule dans l'estomac sans que nous y coopérions, c'est le dissolvant de l'estomac.

L'on nomme salive cette liqueur dont la bouche est toujours humectée, parce qu'elle abonde en sel, & que tout sel fondu ou dissout est un dissolvant, ce sel se trouve formé des corps qu'il a dissous lui-même c'est une roue continuelle; après quoi, par le moyen d'une infi-

nité de glandules qui tapiſſent la bouche & l'eſtomac, le ſang qui ſe trouve porté par les artères dans le corps de ces petites glandes en y filtrant, fait une leſſive des ſels les plus pénétrans qui ſe mêlent avec les alimens & forment leur diſſolution; & afin que cette diſſolution ſoit parfaite, il faut que le diſſolvant & le corps diſſout ſe trouvent également bien diſpoſés.

Or c'eſt une régle dans l'ordre des choſes, qu'aucun diſſolvant n'a de force que ſur un corps de ſa nature pour le diſſoudre radicalement, j'entends par diſſolution radicale l'action d'un corps ſur un autre d'une maniere douce & imperceptible, à la fin de laquelle le diſſolvant & le corps diſſout ne ſont plus qu'un tout de même nature, quoique ſous une forme différente.

Par exemple : quand on jette un grain de bled dans la terre, il y rencontre la ſaline de la terre, c'eſt-à-dire, une certaine quantité d'eau & de ſel qui fait diſſoudre & pourrir ce petit corps, ſans quoi la diſſolution ne ſe feroit pas non plus que ſi on le jettoit dans un ſable ſec ou ſur un rocher.

De même ſi je jettois ce même grain de bled dans un étang, quoiqu'il vint à s'y corrompre & à y pourrir, il ne prendroit pas cette nouvelle apparence & ne pourroit végéter, parce que ſon feu ſe trouvant étouffé par la trop grande quantité du diſſolvant, il n'y auroit plus de dilatation & d'accroiſſement.

Diſons donc que ce grain de bled ayant été formé des ſucs de la terre & de l'eau du ciel, il ne peut être radicalement diſſout

que par les mêmes matieres dont il a été formé, & qu'ainſi il ne peut s'étendre, prendre figure de la plante, ni multiplier, ſi la terre où l'on veut le ſemer n'a toutes les qualités que je viens d'annoncer.

27.

Aucun corps ne ſe diſſout que par un diſſolvant de ſa nature.

Pour prouver qu'aucun corps ne peut ſe diſſoudre que par une humidité de ſa nature, que l'on jette une ſemence de pomme dans de la cire, quoique la cire ſoit un corps humide & huileux, n'étant pas de la même nature de la ſemence il ne ſe fera aucune diſſolution; de même que ſi l'on jette de l'argent dans de l'eau forte & de l'or dans de l'eau régale, il ne ſe fait point une véritable diſſolution, mais

une ſimple ſéparation : parce que ces eaux pénétrent l'or & l'argent, & les diviſent ſans les diſſoudre, cela provient de ce que ces eaux ne ſont ni de la nature de l'or ni de celle de l'argent, auſſi cette ſéparation ſe fera-t-elle avec une grande efferveſcence contre l'ordre de la nature, dans les diſſolutions radicales qui ſe font toutes ſans violence, ſans bruit & d'une maniere preſque imperceptible, comme nous voyons le ſel dans l'eau, parce que le ſel eſt de la nature de l'eau.

Voila donc la différence que je remarque entre une corroſion & une diſſolution radicale : quant à la diſſolution qui ſe fait dans l'eſtomac, pour qu'elle ſoit parfaite, il faut qu'elle ſe trouve conforme aux régles ſuſdites, ſans quoi elle ſeroit mau-

vaiſe, il ne proviendroit de cette diſſolution qu'un mêlange confus du diſſolvant & du corps qui devoit être diſſous, lequel n'ayant point paſſé par la pourriture radicale porteroit avec ſoi une crudité ou des parties indiſſoutes, leſquelles venant à ſe mêler avec les ſucs épurés & uniformes, troubleroient l'économie & l'équilibre des liqueurs d'où dépend la ſanté.

Il y a une juſteſſe admirable dans les principes qui compoſent le ſang, lorſque la nature les a fait paſſer par ſa balance. La matiere ignée ou cette ame, dont nous avons parlé, ſe trouve ſi finement enveloppée par l'eau & le ſel, que tous les principes dont le ſang eſt compoſé, ne s'entrechoquent qu'autant qu'il le faut dans le mouvement où ils ſont, d'où dépend la vie.

30.

Raiſons qui prouvent que toutes nos maladies viennent du ſeul défaut de digeſtion.

Nous remarquerons aiſément que tous les déſordres qui arrivent dans la machine procédent du ſeul défaut de digeſtion, ſource de toute maladie ; ce qui arrive lorſque le diſſolvant de l'eſtomac n'a pas radicalement diſſous les alimens en ne faiſant que les écarter & les diviſer, n'agiſſant en cela que comme l'eau régale ſur l'or, & l'eau forte ſur l'argent ; de nos mauvaiſes digeſtions réſulte une maſſe glaireuſe & viſqueuſe qui ſouvent demeure au fond de l'eſtomac, parce que ſes reſſorts, quoique dans leur état naturel, n'ont pas la force de les pouſſer dans les boyaux.

Les perſonnes ſur qui cela ſe paſſe, ſentent encore du matin au ſoir & du ſoir au lendemain, les vapeurs d'un aliment qui n'a point paſſé & qui eſt encore indiſſous; que s'il arrive que petit-à-petit il deſcende dans les boyaux, comme il n'a point été radicalement diſſout dans l'eſtomac , la diſſolution ne ſe fait qu'avec effort contre les parois des boyaux, ce qui trouble ſi fort le ſujet en qui cela ſe paſſe par une infinité de nerfs qui répondent au cœur & au cerveau, que quand cette digeſtion devient habituelle, l'imagination ſe trouve bleſſée & le malade devient ſujet à des terreurs paniques qui lui prennent ſur-tout la nuit, & l'engagent dans des rêves fatiguans & affreux.

Il arrive encore un autre inconvénient dans les perſonnes

qui mangent beaucoup, & en qui la digeſtion ſe fait lentement; cette maſſe d'alimens viſqueuſe & glaireuſe s'attache aux parois de l'eſtomac & des boyaux, empêche par-là l'action du diſſolvant de l'eſtomac & qu'il ne ſe faſſe aſſez ſentir pour exciter l'appétit; ces mêmes viſcoſités bouchant le paſſage au cours ordinaire de la bile, la forcent à refluer, même dans l'eſtomac, dans lequel venant à ſe mêler avec ſon diſſolvant, il s'y fait un bouillonnement qui cauſe des ébranlemens de nerfs qui excitent des douleurs de tête, des nauſées, des tenſions de bas ventre, des coliques & quelquefois des tranſports au cerveau.

Lorſque les parties âcres & corroſives de la bile viennent à ſe développer & à ſe raréfier,

elles ſe portent plus loin, & cauſent un mouvement & une rapidité dans la maſſe du ſang & dans les eſprits qui en dérangent toutes les parties, & pour lors les poulmons, le foie & tout le reſte du corps eſt en feu, parce que la bile eſt dans les animaux ce que le ſoufre & le bitume eſt à la terre entiere.

31.

Comparaiſon de la bile en nous, avec le ſoufre dans le globe terreſtre.

Il faut regarder la bile dans ſon état naturel comme le ſoufre dans les minieres de la terre, ſes effets ſont toujours bienfaiſans quand il ne trouve point un trop grand feu qui l'excite & l'enflamme ; il eſt l'ame du globe terreſtre : au lieu que s'il

vient à s'enflammer il s'en ſépare un corroſif ſi violent, qu'une ſeule goute en mouvement fatigue l'odorat au point qu'il ne peut ſoutenir ſon impreſſion.

Les effets de la bile dans les animaux ſont les mêmes, quand rien n'intercepte ſon cours, elle ſe mêle aux alimens & porte la douceur dans toutes les parties, elle fait la ſéparation du pur & de l'impur; s'il arrive au contraire qu'elle ſoit arrêtée & renfermée quelque part, tant par ſon propre feu que par celui des parties voiſines, elle fait des écarts & des exploſions comme la poudre à canon, & pour lors les ſecouſſes, les feux & les flammes, enflamment & conſument la machine.

Les grands mangeurs qui ſurchargent leur eſtomac tom-

bent facilement dans ces accidens, de même que ceux qui par des alimens gras & huileux peu proportionnés à la nature du dissolvant, l'enveloppent & le rendent incapable d'agir.

Les grandes passions troublent aussi la digestion, car le cerveau est comme un soleil, & les nerfs qui s'y trouvent attachés sont comme autant de rayons qui portent un feu qui sert à toutes les opérations du sujet, & d'autant que la digestion est la principale, elle est rallentie lorsque ce feu lui manque, & c'est la source des crudités.

Or dans l'ordre de la nature tout levain communique de l'espéce de son levain dans les corps auxquels il se mêle, ces matieres venant à entrer & à passer par leurs conduits ordi-

naires non-ſeulement troublent le ſang, mais encore elles l'aigriſſent, ce qui fait que par un poids conſidérable de ces matieres la nature eſt tout d'un coup accablée, & qu'on ſe ſent rompu & briſé.

Cet état provient de la réſiſtance & de l'effort que les eſprits font quand le coagul commence, & que l'épaiſſiſſement arrive dans ces liqueurs.

Beaucoup de Médecins ne font aucune réflexion à cette eſpéce de maladie, ils la mépriſent dans ſa naiſſance ; mais voyant arriver enſuite des accidens conſidérables, ils diſent en eux-mêmes que cette malignité ne leur étoit point connue.

Quand les matieres qui s'introduiſent dans la maſſe du ſang ſont ſuffiſamment cuites & digérées, elles ne forment aucun

dérangement, parce que ſi l'on conſulte les régles de la nature, on verra que les corps de même eſpéces s'entrepénétrent aiſément & preſque ſans qu'on s'en apperçoive, comme nous l'avons fait remarquer du ſel & de l'eau.

Je vais ajouter trois expériences à celles que j'ai déja cité.

32.

Trois expériences qui prouvent que l'analogie des corps eſt néceſſaire à leur mêlange parfait.

Prenez de l'huile de vitriol, ſéparez-en le flegme, remettez-le dans la même huile, il n'arrivera aucune efferveſcence, parce que cette eau a été tirée de ſon corps de la même nature dont elle eſt elle-même, & quoique vous en verſiez beaucoup il ne ſe paſſera rien de violent; mais

mais ſi vous prenez de telle autre eau ou liqueur qu'il vous plaira, même diſtillée, elle produira une ſi grande chaleur que vous ne pourrez tenir la main tranquillement ſur le vaſe qui contient ce mêlange.

Voici une ſeconde expérience.

Prenez du ſoufre commun, verſez deſſus telle eau ou tel diſſolvant ſalin qu'il vous plaira, comme l'eau forte, l'eſprit de vin, le vinaigre, l'eau pure ou l'huile de vitriol, aucun n'y mordra; mais ſi vous le mettez non-ſeulement dans des huiles & des bitumes terreſtres, mais même dans des huiles ordinaires, il s'y mêlera comme l'huile commune & la cire.

Voici une troiſiéme expérience.

Prenez de l'or en limaille fine, mêlez-le promptement avec du

mercure échauffé, ils ſe pénétreront ſi bien, & ſe lieront ſi intimement, qu'ils ſembleront n'être qu'un même corps, & cela d'une maniere douce & imperceptible; mais ſi vous le mêlez avec de l'eau régale il en ſortira une fumée d'une odeur inſupportable, accompagnée de bruit & de bouillonnement, parce que l'or n'eſt ni de la nature de l'urine, ni du ſalpêtre, ni du ſel marin dont l'eau régale eſt compoſée, mais bien de celle du mercure que les Philoſophes ont appellé l'eau de l'or.

33.

Réponſes à quatre objections ſéduiſantes en faveur de la ſaignée.

Mais je vais répondre aux quatre ſéduiſantes objections qui

m'ont été faites, & que je vais rapporter encore pour la commodité du lecteur.

1°. *Quand le ſang ne circule pas librement il faut le diminuer, afin de lui donner de l'air & faciliter ſon mouvement.*

Je réponds à cette premiere objection, qu'après les expériences que je viens de donner, on peut voir que la circulation ſe trouve gênée par la qualité des alimens inſuffiſamment diſſous, parce qu'ils n'étoient point analogues au tempérament du malade & à la matiere diſſolvante qui ſe trouvoit dans ſon eſtomac : ainſi je juge qu'un lavement convenable ſeroit plus efficace, parce qu'en dégageant les premieres voies il donneroit ſuffiſamment d'air à tous les canaux qui s'y rendent.

2°. *La ſaignée raffraîchit le*

ſang qui eſt échauffé plus qu'il ne faut.

Je réponds que la ſaignée, en détruiſant une portion de la chaleur vitale, ſemble raffraîchir; mais on peut donner à ſon calme le nom de refroidiſſement : en effet nous voyons ſouvent que, trois ou quatre heures après ſon opération, la fiévre devient encore plus forte, quoique le malade ſoit infiniment plus foible : une liqueur bénigne, capable de précipiter les mauvais levains qui cauſent la fermentation de la bile, me paroîtroit infiniment plus convenable.

3°. *Une chaleur ou un mouvement excesſif du ſang, peut rompre les vaiſſeaux qui le contiennent, par-là faire tomber le ſang extravaſé ſur quelque partie noble, dans laquelle venant à pourrir, il*

ſeroit cauſe de la deſtruction du ſujet.

Cette chaleur exceſſive du ſang ayant pour principe le peu d'analogie des humeurs dont il eſt l'extrait, il eſt clair qu'un lavement donné à propos raffraîchira davantage qu'une ſaignée; d'ailleurs il diſpoſe à la ſueur qui contribue beaucoup à dégager le malade, un vomitif doux pourroit auſſi convenir dans cette occaſion.

4°. *Les hommes qui mangent beaucoup & ſe nourriſſent d'alimens très-ſucculens, forment une quantité de ſang capable de les ſuffoquer, par conſéquent la ſaignée eſt le ſeul remede convenable.*

Je réponds au contraire que par conſéquent c'eſt le remede le plus dangereux, puiſqu'il eſt mortel dans l'indigeſtion, &

que tous ces grands mangeurs ſont, preſque chaque jour de leur vie, dans le cas d'indigeſtion : des vomitifs, des lavemens & des cordiaux enſuite, me paroiſſent beaucoup plus efficaces, & n'ont rien de dangereux.

34.

Preuves de l'inutilité de la ſaignée.

Ce qui m'a toujours fait entrevoir l'opération de la ſaignée comme la plus inutile, le voici : j'ai remarqué que la nature faiſoit toutes ſes opérations en diſſolvant & en coagulant ; le mauvais levain qui s'introduit dans la maſſe du ſang pour le vicier, eſt donc coagulant ou fondant ; or quand un levain ſupérieur en a changé, ou travaille à en changer un autre en

ſa nature, il eſt impoſſible qu'en diminuant ou retranchant une partie du corps qu'il pénétre on puiſſe empêcher ce changement, mais on pourroit y parvenir en introduiſant un autre levain ſupérieur à celui qui produiſoit un mauvais effet, parce qu'il donneroit un mouvement convenable au ſujet, & capable de lui rendre ſa circulation naturelle.

En effet quand la ſaignée faciliteroit une plus libre entrée à l'air dans la maſſe du ſang, & que par cet air introduit elle y exciteroit un plus grand mouvement, ſon action ſe termineroit toujours ſelon la loi du plus fort.

L'expérience le prouve ſur les gens empoiſonnés par des odeurs ou des vapeurs malignes, ou enfin de mauvais ſucs qui

peuvent s'engendrer chez nous; & produire les mêmes effets, auxquels cas la ſaignée eſt mortelle.

La raiſon de cette expérience eſt ſenſible, on donne lieu par l'ouverture de la veine, à une déperdition d'eſprits & du feu qui ſervoit à combattre ces corpuſcules malins, & pouvoit, par une cuite douce & modérée, ou par des circulations réitérées, leur faire changer de qualité, ou les évacuer par les voies marquées par la nature pour la ſéparation du pur & de l'impur.

Voila l'effet naturel de la ſaignée, & non ce prétendu rafraîchiſſement ni cette liberté de circulation par le ſecours de l'introduction de l'air.

On ne manquera pas de dire qu'on voit tous les jours des malades guérir par la ſaignée; mais

un homme ne peut-il pas recevoir dix coups d'épée & en revenir ? ne peut-il pas avoir des hémorragies & n'y pas ſuccomber ? Croit-on qu'il ne ſeroit pas poſſible de guérir un homme de la fiévre après lui avoir coupé les deux oreilles ? S'enſuivra-t-il qu'il faudra commencer par les couper avant tout autre remede, à tous ceux qui ſe trouveront dans le cas d'avoir la fiévre ?

D'ailleurs je demande où ſont les régles qui vous indiquent la quantité de ſang qu'il faut tirer à un malade ? Eſt-ce, comme dit Galien dans un endroit de ſes œuvres aſſez connu, juſqu'à ce que le ſujet tombe en défaillance ? on en tireroit donc bien peu à ceux que la ſeule piquure fait trouver mal. Eſt-ce par le coloris ? Eſt-ce par la conſiſtance du ſang, ou parce qu'il coule

bien ? Mais les variations & le peu de ſolidité qu'on remarque en tout cela dans la pratique de ce remede, nous font voir le contraire.

Mais, dira-t-on, quel remede plus puiſſant dans les maladies des femmes ? Qu'on s'en informe dans les Couvens de Religieuſes, c'eſt le reméde qui leur donne le plus prompt ſoulagement : ne voit-on pas la néceſſité indiſpenſable de ſaigner dans l'eſquinancie & les fluxions de poitrine ? Voila ſans doute les colomnes de la ſaignée, & le Médecin qui tue ſon malade dans l'un de ces cas, ou dans tous à la fois, peut lever la tête & parler haut, car le public eſt pour lui.

35.

La ſaignée rejettée dans les fluxions de poitrine.

Je dirai donc que ce qui fait la fluxion de poitrine eſt une matiere encore contenue dans les vaiſſeaux, ou extravaſée : ſi elle eſt contenue dans les vaiſſeaux, le même gonflement & la même preſſion qui ſe fait aux poumons, ſe feroit auſſi aux talons ſi les poumons y étoient placés, & dans ce cas ſaignez ou ne ſaignez pas, tant que le ſang eſt contenu dans ſes vaſes, la nature a mille moyens de ſe débarraſſer de ce qui l'agite : cette maladie n'a beſoin que de régime & point du tout de reméde.

Mais la difficulté roule ſeulement ſur ce que les matieres ſe

trouvent extravaſées dans la poitrine : examinons comment par la ſaignée on peut leur faire reprendre les voies par leſquelles elles s'étoient échappées. Je dis donc que le mouvement de la matiere extravaſée eſt plus grand que celui de la matiere encore contenue dans les vaiſſeaux, ou qu'il eſt moindre. S'il eſt plus grand, mal-à-propos ſaignez-vous; parce que la matiere, par cette ſupériorité d'action & de mouvement, peut rentrer dans ſon lit ou s'échapper à travers les pôres en forme de ſueur ou de vapeur, moment ſi déſiré dans ces ſortes de maladies.

Mais comme la difficulté ne conſiſte qu'en ce que la matiere extravaſée a perdu de ſon mouvement, quand la cauſe de la maladie ſeroit dans la maſſe du ſang, comment la ſaignée pour-

roit-elle la détruire? Car ou la ſaignée augmente le mouvement du ſang, ou elle le diminue; ſi elle le diminue, ces matieres déja congelées s'épaiſſiront encore, par-là ſeront moins en état de rentrer dans la maſſe du ſang ou de tranſpirer par les pôres.

Si, au contraire, la ſaignée augmente le mouvement des liqueurs contenues dans les veines & dans les artères, l'effort de celle-ci étant ſupérieur à l'autre, l'empêchera de reprendre la voie par où elle s'eſt échappée.

36.

La ſaignée contraire dans la plénitude.

Diſons encore quelque choſe ſur la fauſſe idée de quelques-uns, que la ſaignée eſt indiſpen-

ſable dans la plénitude.

Remarquons avec attention que la plénitude procéde de ſucs cuits & digérés, ou bien de ſucs cruds & imparfaits ; ſi elle procéde de ſucs cuits, leur mêlange au ſang n'y portera nul dérangement, parce que, comme je l'ai démontré, les corps de même nature ſe pénétrent facilement : que ſi la machine ſe trouve ſurchargée de ce ſuc, des lavemens & la diéte feront bien ſuffiſans ; j'oterai donc à ce malade une portion de ſa nourriture & non pas des palettes de ſang, voila le vrai remede à ces ſortes de plénitudes : en ſaignant on ôte le feu de la nature, on la prive par là des moyens de ſe purifier elle-même.

Il y a une autre plénitude qui ſe fait & procéde de matieres indigeſtes, celles-ci produiſent

ordinairement les dérangemens & le mouvement périodique du ſang qu'on appelle fiévre: ſi, comme on a lieu de le croire, la cauſe de ces fiévres eſt dans l'eſtomac & dans les boyaux, par des crudités retenues qui fermentent & bouillonnent, fermentation qui fait qu'une goutte de matiere raréfiée occupe la place de pluſieurs, & forme une tenſion conſidérable contre les parois des boyaux; plus vous ſaignerez en cette occaſion, plus vous facilitez l'entrée à ces matieres dans la maſſe du ſang, de même qu'à l'air; par ce moyen l'efferveſcence y ſera plus grande, & loin de calmer ſon mouvement & ſon feu, d'empêcher la rupture des vaiſſeaux & l'épanchement du ſang, vous donnez lieu à tous ces déſordres; puiſque ces cru-

dités font les mêmes écarts dans le ſang que le bois verd dans un grand feu.

Pour prouver de plus en plus que la ſaignée eſt contraire dans ces ſortes de plénitudes, puiſqu'elle donne lieu aux crudités de s'inſinuer dans la maſſe du ſang, je veux que l'on faſſe attention qu'une liqueur qui ſe meût, & qui ſe trouve étroitement renfermée, ſe gliſſe toujours du côté le plus foible : auſſi voyons-nous qu'après une ſaignée, dans pareil cas, quoiqu'un moment après il paroiſſe un peu de calme par la diſſipation des eſprits, peu de tems après les matieres redoublant leurs efforts, prouvent bien que ce calme n'étoit qu'apparent, & l'air qui vient de prendre la place du ſang qu'on a tiré, étant compoſé de parties plus flexi-

bles, réſiſtera moins aux crudités qui fermentent, & ſe gliſſeront ſans peine dans les veines par les mêmes conduits qui portent le chyle ou ſuc nourricier. Au lieu que ſi l'on avoit laiſſé le ſang dans les veines, ſes parties par leur effort ſupérieur ſe ſeroient oppoſées au paſſage des ſucs indigeſtes.

37.

On ſemble faire de la ſaignée un remède univerſel.

On ſe mocque des gens qui prétendent avoir un même reméde pour toutes les maladies, & cependant l'on ordonne la ſaignée dans tous les cas, quelle extravagance!

On eſt ſi généralement prévenu que toutes les maladies proviennent de chaleur, qu'on

ne ſçauroit propoſer aucun reméde chaud à un malade dans la fiévre, quand même il devroit donner le calme à la machine; l'idée des malades eſt ſi fort échauffée là-deſſus, que s'il arrive qu'ils en ayent pris quelques-uns, quoiqu'il leur ſoit ſalutaire & qu'ils reviennent en ſanté, ſans avoir paſſé par ces milieux cruels où le malade, par ſes foibleſſes & ſes indigeſtions, ſouffre mille fois plus que dans le principe de ſa maladie; s'il arrive enfin qu'il retombe ſix mois ou un an après, ce malade n'en voudra point entendre parler, & nulle raiſon ne le rappellera, prévenu qu'il eſt par un Médecin jaloux qui lui a fait un monſtre de ce reméde; cependant il eſt des remédes échauffans qui raffraîchiſſent dans certains cas, & j'ai remarqué que

le ſoufre en poudre donné à la doſe d'un gros ou deux dans un véhicule convenable pendant deux ou trois jours, étoit un grand ſpécifique pour la fiévre.

38.

Echauffans qui raffraîchiſſent.

On parvient à raffraîchir un jeune homme de vingt-cinq ans par l'uſage de l'eſprit de ſel, de ſoufre & de vitriol, qui formeroient une eau forte vigoureuſe, & qui ſont des remédes de feu.

Un vieillard, qui la plupart du tems n'eſt échauffé que par la fermentation des crudités de ſon eſtomac, retrouve le calme de ſon ſang dans l'uſage des aromates, du bon vin vieux avec du ſucre, dans les alimens de bon ſuc, parce que ces crudités ſe trouvent éteintes par la

maturité ſupérieure des alimens, capables de leur donner ce qui leur manquoit pour arriver à une digeſtion parfaite.

Voila donc le cas de pouvoir annoncer qu'un Médecin prudent qui connoît ſon malade, peut employer des échauffans qui raffraîchiſſent.

D'après ces raiſonnemens, que l'on employe la ſaignée, le petit lait & l'eau pannée dans toutes ſortes de maladies indifféremment, ma conſolation ſera d'avoir rempli mes devoirs envers le public, en lui découvrant une erreur qui lui eſt préjudiciable, & lui épargnant une opération qui n'eſt que trop ſouvent irréparable.



39.

La ſaignée contraire dans les maladies habituelles.

Par exemple, dans les maladies habituelles, à quoi la ſaignée peut-elle être bonne ? Car enfin dans les maladies habituelles, les liqueurs ont ſi fort changé de nature, qu'il eſt impoſſible, quand même la ſaignée feroit de plus grands changemens qu'elle n'eſt accoutumée d'en faire, qu'elle pût en produire un aſſez prompt pour rétablir le ſang & ſes eſprits dans leur premier état. L'arbre de trente ans ne s'arrache pas avec la même facilité que celui d'un mois : aux maladies habituelles il faudra donc des remédes habituels, car outre le déſordre des liqueurs, les organes ont

ſouffert de ſi fâcheuſes impreſſions, que les remédes les plus ſpécifiques perdent leur action en travaillant à la deſtruction de l'humeur, ce déſordre nuit ſouvent à l'état des malades, & empêche le bien qu'ils pourroient reſſentir du bon effet & du changement que ces remédes ſeroient dans le cas de produire.

Voila ce qui met le plus grand obſtacle à la guériſon des maladies habituelles ou chroniques, dans leſquelles des Chirurgiens ignorans ou des Médecins peu habiles ordonnent la ſaignée comme par précaution ; cela n'arrive que trop chaque jour.

40.

La vie eſt dans le ſang.

On ne doute nullement que

la vie ne ſoit dans le ſang, que cette liqueur néceſſaire au mouvement de la machine, ne puiſſe être diminuée ſans qu'on affoibliſſe ſon principe, & qu'on n'emporte en même tems quelque portion précieuſe de cet humide radical né avec nous, qui eſt l'huile de notre lampe & le baume qui nous fait vivre; baume qui n'a pourtant qu'une certaine étendue d'où dépend le nombre de nos jours: il eſt donc impoſſible de rencontrer une vieilleſſe heureuſe dans un ſujet que l'on aura ſouvent ſaigné.

41.

La ſaignée contraire dans l'oppreſſion.

On ſaigne communément pour les difficultés de reſpirer, je voudrois cependant qu'on

examinât, avec attention, que ſouvent cette difficulté de reſpirer & l'oppreſſion de poitrine, procéde de quelqu'humidité ou d'un dépôt malin qui s'eſt formé ſur le poumon: il ne faut donc pas confondre les inflammations de poitrine avec toutes les difficultés de reſpirer, & la ſaignée ſera toujours pernicieuſe dans ces deux cas; car les eſprits alors ſont ſi inférieurs, & aux ſéroſités qui cauſent l'aſthme, & à l'humeur maligne cantonnée dans les poumons, qu'ils ne ſçauroient la mettre en mouvement, & lui procurer la circulation néceſſaire, pour que la nature puiſſe la ſéparer par des conduits deſtinés à ces uſages, & par-là, décharger le poumon qui ſe trouve formé d'un tiſſu foible & le plus délié, par conſéquent très-ſuſceptible d'être

tre abbreuvé de ces ſortes de matieres, & moins en état par la foibleſſe de ſes reſſorts, de s'en débarraſſer : ainſi bien loin de diminuer ſes eſprits actifs comme il arrive par la ſaignée, il faudroit au contraire, s'il ſe pouvoit, lui en fournir de nouveaux.

42.

La ſaignée inutile dans les ſuppreſſions.

On ordonne communément la ſaignée du pied dans les ſuppreſſions qui arrivent aux femmes ; mais ne ſeroit-il pas plus à propos de donner quelque choſe qui fortifie l'eſtomac, & lui donne la facilité de précipiter les mauvais levains qui empêchent qu'il ne puiſſe faire la ſéparation du pur & de l'impur, ce qui n'arrive pas par l'effet de la ſai-

gnée : car outre qu'elle n'imite en rien l'opération de la nature, qui ne rejette que l'impur par les régles des femmes, elle affoiblit encore l'eſtomac, & ſouvent il arrive, à la ſuite de ces ſortes d'évacuations, que les malades ſont tourmentés de maux de tête pendant des années, & que ces mêmes ſuppreſſions arrivent d'autres mois, ou dégénerent en pertes par le relâchement conſidérable que la ſaignée a produit ſur les fibres, par l'introduction des ſucs aqueux & trop chargés de flegme.

43.

La ſaignée contraire dans certaines apoplexies.

Quoique je ne déſapprouve pas abſolument une ſaignée dans l'attaque d'apoplexie, ſur-tout ſi

l'on ſe trouve privé ou trop éloigné des autres remedes, cependant il ſera de la prudence d'examiner ſcrupuleuſement toutes les circonſtances de la maladie; il faudra s'informer des aſſiſtans de la façon de vivre du malade, examiner ſon coloris, l'habitude du corps, ſçavoir ſon âge & peſer ſon tempérament: car ſi le malade étoit tombé dans cet accident par un uſage fréquent d'alimens ou de remedes, qui, ayant affoiblis les digeſtions, auroient privé la nature de ces eſprits moteurs qui donnent l'action à toute la machine, la ſaignée ſeroit pernicieuſe.

Il en ſeroit de même ſi le grand âge ou la foibleſſe du tempérament, occaſionnoient le défaut de chaleur & de mouvement.

Lorſqu'il arrive dans une in-

flammation que le ſang ſe ſoit allumé, ou par quelque paſſion violente, ou par quelqu'autre cauſe inconnue, que ce ſang raréfié ait rompu les canaux qui le contiennent, & que l'épanchement de cette liqueur ſoit déja fait dans le cerveau, ce qui forme plus particulierement le danger évident du malade, la ſaignée ſeroit encore contraire, parce que, comme il faut de toute néceſſité que la matiere extravaſée ſoit fondue, rarefiée, ou qu'elle pourriſſe pour être enſuite pouſſée dehors par les reſſorts de la partie, à quoi la ſaignée ne peut qu'être un obſtacle; il s'enſuit que par la perte & la diſſipation du feu qu'elle évaporeroit, la nature s'en trouvant privée, demeureroit languiſſante & hors d'état d'opérer heureuſement.

44.

Les délayans & les purgatifs sont fort au-dessus de la saignée.

D'où l'on peut conclure que les délayans, les purgatifs, les absorbans ou les confortatifs, sont des remedes bien au-dessus de la saignée: car souvent quand le Médecin différe d'attaquer l'humeur peccante, en s'amusant à donner des aposêmes & des tisanes, ou enfin à affoiblir son malade par la saignée, une maladie en soi très-légere devient de la derniere conséquence & souvent mortelle.

Il ne faut donc jamais épuiser un malade par des saignées ni par une diéte trop sévere, dont on ne doit attendre souvent que les événemens les plus fâcheux.

45.

Quarante-huit différentes obſervations de Laurent Scholſius, Médecin fameux, avant d'en venir à la ſaignée.

Je ſuppoſe même qu'il ſe trouve des cas indiſpenſables pour placer la ſaignée, il y a tant d'obſervations à faire avant que de la hazarder, qu'il vaudroit autant convenir de bonne foi qu'elle eſt toujours pernicieuſe & ſouvent mortelle : voyons ce qu'en penſe Laurent Scholſius, Médecin célèbre, je me ſuis amuſé à recueillir toutes les exceptions qu'il indique avant d'employer la ſaignée, elles ſe montent au nombre de quarante-huit, &, tout bien combiné, comme on le verra, je ne vois pas une ſeule maladie où le ma-

lade ne se trouve dans le cas d'une de ses exceptions.

1°. Lorsque les humeurs sont brouillées, dit-il, la saignée ne peut être que très-mal-à-propos ordonnée, parce qu'il ne se peut faire aucune séparation du pur & de l'impur.

2°. Toute saignée trop abondante fait empirer l'humeur peccante.

3°. Comme la saignée interrompt la nature dans ses opérations, il ne faudra point saigner un homme constipé; il convient mieux de lui lâcher le ventre par des émolliens.

4°. Ne saignez point après une longue maladie ni lorsque l'estomac est plein.

5°. Ne saignez point une femme enceinte, parce que ses hu-

meurs ſont abondantes, crues, & indigeſtes.

6°. Ne ſaignez point une femme qui a ſes régles, ou qui va les avoir.

7°. Gardez-vous bien de ſaigner ceux dont le ventricule eſt foible.

8°. La ſaignée eſt contraire dans les grandes chaleurs.

9°. La ſaignée eſt contraire dans les grands froids.

10°. On ne ſaignera point après le coït.

11°. La ſaignée eſt mortelle après les repas.

12°. On ne ſaignera point dans l'enfance.

13°. La ſaignée eſt mortelle aux vieillards.

14°. La ſaignée eſt contraire dans les maladies chroniques.

15°. Ne ſaignez point quelqu'un

d'un tempérament froid.

16°. La ſaignée eſt contraire à quelqu'un d'un tempérament ſec.

17°. Il ne faut point ſaigner pendant la fiévre.

18°. Ne ſaignez point le jour même que la maladie ſe manifeſte.

19°. La ſaignée cauſe en automne l'embarras de la vûe & ſouvent l'aveuglement.

20°. Il faut avoir égard aux veines que l'on doit ouvrir; celle du bras doit être ouverte à jeun; celle des mains, des jambes, des pieds, de la tête, excepté celle de deſſous le menton, doit être ouverte l'après midi, digeſtion faite.

21°. Ne ſaignez point pluſieurs fois dans l'année, car en évacuant le ſang on perd beaucoup d'eſprit vital, & moins

il en reſte, plus le corps dépérit & devient foible.

22°. Quand on ouvre la veine il faut bien examiner la couleur du ſang, s'il n'eſt point épais & noir la ſaignée eſt contraire.

23°. Si lorſqu'on ouvre la veine le ſang ſort d'un beau rouge, il faut la refermer ſur le champ, car la ſaignée ſeroit très-contraire.

24°. On riſque beaucoup de faire faire une fauſſe couche à la femme groſſe que l'on ſaigne, ſoit dans les premiers jours de la groſſeſſe ou dans les derniers.

25°. Ceux que l'on a ſaignés ſouvent dans leur jeuneſſe, deviennent à l'âge de ſoixante ans foibles & débiles, parce que la chaleur naturelle ſe trouve ſuffoquée chez eux,

ſur-tout s'ils ſont d'un tempérament froid & humide, la fréquente ſaignée donne même cette mauvaiſe complexion.

26°. Vous ne ſaignerez jamais moins de trois jours après qu'une forte évacuation ſurvenue aura ceſſé.

27°. Si vous traitez quelqu'un d'un eſtomac cacochyme, commencez par l'évacuer, vous le fortifierez enſuite avant d'employer la ſaignée.

28°. Ceux qui ont atteint l'âge de quarante ans doivent être ſaignés en vieille lune.

29°. Les adoleſcens doivent être ſaignés dans la nouvelle.

30°. Les jeunes gens depuis vingt-cinq ans juſqu'à quarante, doivent être ſaignés dans les quartiers de la lune.

31°. On ne ſaignera dans les

fiévres tierces qu'au troisiéme ou quatriéme accès, afin d'attendre que la nature ait séparé l'humeur peccante.

32°. Quand on saigne dans les fiévres bilieuses, il faut tirer bien peu de sang, crainte que la bile s'enflamme davantage, car l'humidité ou lymphe du sang sert de frein à la bile.

33°. Ne saignez point un corps affoibli par quelques causes que ce soit.

34°. La saignée cause souvent la paralysie, on doit s'abstenir par conséquent de saigner un paralytique.

35°. Quand la couleur du teint est mauvaise il faut bien se garder de saigner.

36°. Il faut bien prendre garde que la saignée est mortelle à un convalescent.

37°. On ne saignera point ce-

lui dont les humeurs crasses abondent.

38°. La saignée est mortelle au sortir du bain.

39°. La saignée devient pernicieuse après un exercice violent, ou une marche forcée.

40°. Un malade ne peut être saigné pendant la plus légere transpiration, sans un danger de mort.

41°. N'ouvrez jamais la veine dans un tems d'orage, parce qu'alors l'air portera son vice dans le sang.

42°. Souvent une saignée cause l'évanouissement ou syncope, la cachexie, la décoloration du tein, la difficulté de respirer ou orthopnie, la ruine de l'estomac, la perte d'appétit, l'enflure des pieds & souvent de tout le corps.

43°. Malgré la pléthore, quand

les régles ou les hémorrhoïdes fluent, il ne faudra ſaigner qu'après le flux ceſſé.

44°. Quand la veine eſt ouverte tâtez le pouls du malade : s'il manque, fermez ſur le champ la veine, & faites avaler au malade du pain trempé dans de très-bon vin, du ſyrop d'épine vinette, ou du jus de citron; faites-en de même ſi vous vous appercevez que le pouls ſoit trémulent.

45°. Vuidez le ventre & la veſſie, s'il eſt poſſible, avant de ſaigner.

46°. Ménagez le ſang des perſonnes graſſes, car elles en ont peu.

47°. Quand le ſang commence à couler, faites-en tomber une ou deux gouttes dans un verre d'eau, s'il ſe précipite au fond du vaſe, il eſt trop épais; s'il

ſurnage & qu'il ſe diſſolve ſur le champ avec l'eau, il eſt trop aqueux ; s'il nage entre deux eaux il eſt bon, vous refermerez donc ſur le champ la veine.

48°. La petite quantité de ſang pur proportionnée à la grande quantité de mauvais ſucs, doit faire généralement rejetter la ſaignée.

Quelles foules d'exceptions ! Combien d'obſervations ſages & importantes ! Et combien peu veulent en faire les partiſans outrés de la ſaignée !

46.

L'art du Médecin conſiſte à découvrir l'humeur peccante.

J'ai démontré plus haut que notre ſang étoit formé des eſprits les plus purs de chacune

des humeurs ; lorſqu'il ſemble vicieux, c'eſt donc par la ſurabondance ou la mauvaiſe diſpoſition de l'une d'elles. L'habileté du Médecin conſiſtera donc particulierement à ſçavoir la découvrir, à la forcer dans ſes retranchemens, enfin à la diſtinguer aſſez pour l'attaquer ſeule, en ménageant le plus ſoigneuſement les autres.

Ce principe poſé, quels ſecours attendre de la ſaignée ? N'emportera-t-elle que l'humeur viciée ? Cette humeur ſe préſentera-t-elle à l'ouverture de la veine pour ſortir la premiere ? non ſans doute, puiſque chaque humeur, à proportion de ſon vice, devient plus épaiſſe, par conſéquent plus lourde, & de-là plus incapable de mouvement ; mais remarquons plutôt que l'eſprit le plus ſubtil des trois prin-

cipes s'échappe le premier, parce qu'à proportion de ſa plus grande pureté, il eſt plus léger, plus vif, & de-là plus facile à s'évaporer le premier à l'ouverture de la veine : de quel prix cependant ne nous eſt pas cet eſprit précieux & ſi néceſſaire à l'entretien du feu qui nous anime ?

47.

Chaque ſaignée doit avancer le terme de nos jours.

La ſaignée, en évaporant les eſprits par qui nous tenons nos forces, mortifie tellement cette liqueur, ce feu humide enfin que nous appellons ſang, qu'il ceſſe d'être propre à faire une circulation libre & aſſez prompte pour qu'elle puiſſe être pure.

Je prie mon lecteur de faire une attention ſérieuſe à l'im-

portante obſervation que je vais faire.

Remarquons bien que les artères & les veines que l'on a intention de vuider par la ſaignée, demeurent cependant toujours pleines juſqu'à l'extraction de la derniere goutte de ſang; mais de quoi ſe rempliſſent-elles? de ſucs groſſiers & indigeſtes, pompés par le vuide que la ſaignée occaſionne; parce que ces ſucs n'ayant point été aſſez purifiés pour entrer dans les veines, y entraînent avec eux néceſſairement toutes leurs impuretés.



48.

La ſaignée eſt contraire même aux obſtructions, quoiqu'elle ſemble utile.

Mais, me dira quelqu'un, la ſaignée eſt donc bonne pour les obſtructions des viſcères, puiſque vous venez de remarquer qu'à proportion du ſang que l'on tire des veines, elles pompent de nouveaux ſucs qui ne peuvent être pris que dans les viſcères. Je ſçai très-bien qu'on eſt dans l'habitude pernicieuſe de ſaigner pour les obſtructions, ce remede ſoulage pour quelque tems, mais bientôt après les mauvais ſucs venant à ſe multiplier par les froides digeſtions que la ſaignée occaſionne, les obſtructions ſe forment de nouveau, avec un vice de plus d'é-

paiſſiſſement & de lourdeur, & quelquefois de pourriture ; car on remarquera que le même feu qui digere des matieres que l'on veut cuire, ſert à les pourrir, quand on appauvrit à un certain point les matieres qui le nourriſſent.

D'ailleurs n'auroit-on pas pitié d'un homme qui, pour nettoyer le devant de ſa porte dans la rue, ramaſſeroit avec ſoin toutes les ordures pour les mettre au milieu de ſa ſalle de compagnie.

C'eſt cependant ce qui arrive par la ſaignée, elle parvient à enlever une partie des obſtructions des viſcères, mais c'eſt pour en infecter les veines & le ſang ; n'eut-il pas mieux valu laiſſer ces impuretés dans les viſcères, pour les vuider par des purgatifs convenables, plutôt

que d'en remplir la maſſe du ſang, d'où il eſt ſi difficile de les expulſer ?

49.

Développement des cauſes qui rendent la ſaignée mortelle dans une indigeſtion.

C'eſt préciſément parce que la ſaignée pompe le vice d'un chyle mal digéré, & en infecte la maſſe du ſang, que ce malade qui n'avoit qu'un petit embarras, une légere indiſpoſition avant la ſaignée, tombe dans une maladie grave & ſérieuſe, par la mauvaiſe diſpoſition de ſon eſtomac détruit, & totalement refroidi par les ſaignées.

De-là vient encore qu'un malade que l'on ſaigne dans une indigeſtion bien formée, meurt preſque dans l'opération, par-

ce qu'alors les mauvais ſucs qui rempliſſent les veines à la place du ſang, ne peuvent encore avoir ſuffiſamment pris de ſa nature, & ne ſont conſéquemment jamais propres à réparer ces eſprits précieux, échappés les premiers à l'ouverture de la veine, comme je crois l'avoir ſuffiſamment démontré&, en phyſicien.

Vezal, fameux Médecin de ſon tems, voulant ſuivre les principes de Galien, qui conſeille l'ample ſaignée juſqu'à défaillance dans les fiévres continues, voyant mourir ſon malade dans l'opération, ſe contenta de dire gravement, *MORTUUS SECUNDUM CANONEM*, *il eſt mort dans les régles.* Voila ſans doute la conſolation du Médecin, mais cela répare-t-il la perte d'un ami, d'un pere,

d'un époux, enfin de ce que ce particulier avoit de plus cher au monde ?

50.

La ſaignée corompt le ſang en diſſipant ſes eſprits.

La ſaignée ne peut que corrompre la nature du ſang en l'appauvriſſant par la diſſipation preſque toujours irréparable des eſprits actifs qui le purifient.

Bien loin de diminuer la cauſe des maladies, la ſaignée les augmente, & puiſque l'amer, l'aigre, l'âpre, le ſalé ou le trop inſipide, produiſent les maladies, puiſqu'enfin la ſaignée & l'attraction qu'elle produit dans les veines en pompant de l'eſtomac, de la ratte, du pancréas, des reins, du foie, du véſicule, du fiel & des autres inteſtins, des ſucs aigres, amers,

âpres ou trop insipides, devient la cause efficiente des maladies les plus graves; il s'ensuivra que ce Médecin, loin de parvenir à guérir son malade d'une légere indisposition, le conduira souvent aux portes de la mort par la seule saignée.

51.

Comparaison du partisan de la saignée & du couvreur sur un toît.

Je compare le partisan outré de la saignée, qui ne veut entreprendre aucun malade sans le saigner, à ce couvreur, qui, sur le toît d'une maison qu'on lui confie, tire bien plus d'argent du dégât qu'il fait, que de la besogne qu'il doit faire, & qui, pour remettre une tuile cassée, commence par en enlever une douzaine

douzaine tout autour, & les jetter à la rue, quoiqu'elles fussent très-bonnes, avant de remplacer celle qui manquoit, & qui n'oublie point de les faire toutes payer au propriétaire.

Encore peut-on toiser l'ouvrage de ce couvreur & se dédommager, en ne payant que ce qu'il a dû faire : au lieu que l'ouvrage du Médecin ne se toise point, & quand on ne le payeroit point du tout, cela ne réparera pas le mal qu'il a pû faire par une saignée mal ordonnée, qui souvent devient la source des maladies les plus graves, pendant qu'un rien, pour ainsi dire, une tisane légere, le régime seul eût pû guérir ce malade, au lieu que par la saignée son estomac devenant plus foible, ne fait que de mauvaises

digeſtions, par le moyen deſquelles ſe forment les levains épais & âcres qui infectent le ſang, & qui ſont ſi difficiles à détruire.

Je n'expoſe cependant cet abus que contre la pratique de quelques Médecins, j'avoue que le grand nombre ne ſaigne pas à tout propos; mais on ordonne la ſaignée ſouvent, & je prouverai, dans la ſuite de ce traité, qu'elle eſt preſque toujours nuiſible, quelque bien qu'elle ait paru faire.

J'admets cependant un cas ou, faute d'autre remede, la ſaignée peut donner un ſoulagement momentané, c'eſt dans l'apoplexie, mais je voudrois qu'on fit cette ſaignée très-petite; car pour abbaiſſer une colonne d'eau qui monteroit au

ciel, il ſuffiroit d'en ôter la valeur d'une cuillerée de ſa partie inférieure.

Je ſuis bien éloigné de croire que la ſaignée ſoit indiſpenſable dans l'apoplexie : je vais citer un exemple qui le prouve.

52.

Exemple de l'inutilité de la ſaignée même dans l'apoplexie.

Il y a quatre ans qu'un homme d'environ cinquante-cinq ans, fort replet, tomba preſqu'à mes pieds en apoplexie ; je fis remplir auſſi-tôt à moitié une cuiller de ſel bien égrugé, que je délayai dans la même cuiller avec de l'urine ; je fis mettre ce mêlange dans la bouche du malade, je le ſecouai bien fort, il dégorgea quantité de glaires ; je fis faire un lave-

ment avec l'infuſion de demi-gros de tabac en feuilles dans un nouet de linge ſur trois demi-ſeptiers d'eau réduite à demi-ſeptier, demi-heure après mon malade eut deux ou trois évacuations qui le tirerent d'affaire, & je n'ai pas oui dire qu'il fut retombé.

Je ſçai qu'on diſtingue deux ſortes d'apoplexies, celle d'humeurs & celle de ſang; mais, à dire vrai, c'eſt un jeu de mots, car l'apoplexie, même de ſang, ne provient que d'abondance d'humeurs ſuperflues, c'eſt pourquoi je crois le remede, que je viens de rapporter, très-bon pour l'une ou l'autre eſpéce d'apoplexie, attendu qu'elles proviennent de coaguls, que le ſel & l'urine ſont en état de diſſoudre, ainſi que l'infuſion de tabac, ce qui facilite beaucoup

plus que la ſaignée, l'évacuation néceſſaire à la cure de cette maladie.

53.

Raiſon de préférer certains remedes doux à la ſaignée.

Comme notre ſang eſt compoſé de trois humeurs, leſquelles, à proportion de leur qualité bonne ou mauvaiſe, preſſent & ſurchargent nos vaiſſeaux, il s'enſuivra qu'un vomitif donné à propos, un purgatif doux ou un lavement combiné ſelon l'humeur peccante, dégagera les vaiſſeaux tout auſſi bien que la ſaignée, avec cette différence que cette ſorte d'évacuation n'aura point appauvri le ſang du malade, en détruiſant une portion précieuſe de l'humide radical qui réſide principalement dans cet eſprit de ſang,

qui s'échappe le premier à l'ouverture de la veine.

Paſſons encore ſur les accidens à craindre dans l'opération de la ſaignée, c'eſt un artère coupé par la maladreſſe d'un Chirurgien, ou la crainte du malade qui retire ſon bras ; c'eſt une ſuppreſſion que la crainte de la ſaignée occaſionne à une femme foible & qui s'épouvante des moindres choſes ; mais cet article ne peut entrer que dans le chapitre des événemens malheureux, cela n'eſt pas ordinaire, quoique cela n'arrive que trop.

D'ailleurs il eſt tant de précautions à prendre dans la pratique de la ſaignée, & l'on en veut prendre ſi peu, qu'il faut peu s'étonner de ſes ravages.

Faiſons grande attention à la remarque que je vais faire.

54.

La ſaignée n'eſt néceſſaire dans aucune maladie, puiſque l'on a des exemples de chaque maladie en détail guéries ſans ſon ſecours.

Nous voyons que la ſaignée ne ſuffit jamais au Médecin le plus habile pour guérir radicalement ſon malade; cette ſaignée ſera toujours ſuivie d'un purgatif, d'un délayant ou d'un confortatif.

Nous remarquerons au contraire que chaque maladie peut être guérie par un remede convenable à ſon genre; on a de ceci des exemples tous les jours ſur chaque différente maladie, le plus difficile eſt de découvrir l'humeur peccante: car on connoît aſſez de remedes, leur choix

ſeul annonce le bon Médecin & guérit le malade.

D'après ces deux importantes obſervations, il ſera très-prudent de ſe détacher d'un remede violent, qui ſe trouve toujours inſuffiſant pour guérir, & qui cauſe les maladies les plus graves & les plus longues, quand on l'adminiſtre en certaines circonſtances, lorſqu'on échappe au tombeau, ſur le bord duquel elle nous amene.

55.

On ne ſaignera jamais ſans s'expoſer à rencontrer une indigeſtion, raiſon de plus pour rejetter la ſaignée dans tous les cas.

Que ne riſque-t-on pas quand on ſaigne un malade dans une indigeſtion? Combien de ma-

lades étouffés ſur le champ par cette opération.

Un Médecin prudent me dira : *J'ai ſoin de m'inſtruire du malade comment il a mangé la veille : s'il me répond qu'il a le plus légerement dîné & qu'il n'a point ſoupé du tout, je ſuis tranquille ſur l'article de l'indigeſtion, j'ordonne la ſaignée ſans crainte.*

Raiſon inſuffiſante : des malades n'ont-ils pas couvé pluſieurs jours une indigeſtion, les uns cinq, les autres huit ? N'a-t-on pas vu des gens rendre au bout de dix jours, à l'aide des vomitifs, des champignons par morceaux & en nature qui n'avoient point été digérés? Quelle ſera donc la ſureté du Médecin, qui ſe ſera contenté, pour ordonner la ſaignée, de ſçavoir que ſon malade étoit à jeun de

la veille ; les gens qui ne vont à la ſelle que tous les quinze jours, ne peuvent-ils pas avoir une indigeſtion de quatorze ?

Je dis plus, nos maladies quelconques viennent d'indigeſtion, puiſque ſi les humeurs euſſent été aſſez digérées & aſſez fluides pour filtrer librement, elles n'auroient point cauſé, par leur ſéjour en une partie du corps, telle ou telle maladie. En effet pouvons-nous être malades de quelque maladie poſſible & faire une bonne digeſtion ? Si l'on convient des effets pernicieux de la ſaignée dans l'indigeſtion, il faudra donc la rayer abſolument du catalogue des remedes, puiſqu'il ne peut exiſter de maladie ſans indigeſtion.

Combien de jeunes gens enlevés à la fleur de leur âge, par

ce que les ſaignées avoient ruiné leur poitrine, leur eſtomac, & enfin leur tempérament?

Combien de gens en parfaite ſanté, dont la vue devenue foible, quoique dans une jeuneſſe brillante, ne ſe doutent pas qu'ils doivent cette fatiguante indiſpoſition à la ſaignée?

Combien d'aveugles devenus tels par cette funeſte opération, & ſur le champ? Je vais citer trois exemples frappans, ſur plus de dix qui ſont à ma connoiſſance.

56.

Trois exemples qui prouvent que la ſaignée épaiſſit les humeurs, & devient par-là la ſource de l'aveuglement, quand elle ne cauſe pas des accidens plus graves.

Un jeune homme d'environ

dix-huit ans, plein d'agrémens, fils unique, d'un eſprit bien orné, enfin l'eſpoir de ſa famille, s'étoit aviſé de prendre un bain dans la riviere ayant bien chaud; de retour au logis un mal de tête violent ſe déclare, le Médecin arrive, prend cet accident pour une pleuréſie commencée, quoique ce ne fut qu'une courbature, en conſéquence ordonne la ſaignée du bras droit: pendant l'opération le malade ſent ſa vûe s'affoiblir, ſes yeux ſe troublent, il perd totalement l'uſage d'un œil; quelques heures après le Médecin arrive de nouveau, touché de cet accident, & croyant y porter remede par une ſeconde ſaignée au bras gauche, il l'ordonne: pendant cette funeſte opération le malade perdit l'uſage de l'autre œil & devint to-

talement aveugle, au point de ne pas diſtinguer la ſplendeur des rayons d'un beau ſoleil, d'avec les ombres épaiſſes de la nuit la plus noire.

Une femme eſt ſaignée le ſoir à ſept heures, je ne ſçais pour quelle maladie, elle ſoupe à neuf légerement, s'endort à dix, dort tranquillement juſqu'au lendemain huit heures du matin, & prend le plus beau jour pour la nuit la plus ſombre: elle s'apperçoit que cette cruelle ſaignée de la veille lui coûte la vûe.

M. Grangé, Négociant à Paris, & logé pour lors rue aux Ours, ſe trouvant attaqué d'une fiévre violente, eſt ſaigné le ſoir à nuit cloſe; le lendemain avant jour on lui apporta une potion, il s'apperçût qu'il ne voyoit point, & demanda pour

quoi l'on venoit ſans lumiere pour lui donner cela; il s'emportoit, lorſqu'on lui dit que la perſonne qu'il reprenoit avoit un flambeau à la main bien allumé; il prit cela pour un épaiſſiſſement d'humeurs & un ſimple éblouiſſement, il n'en fut pas autrement allarmé; mais le lendemain le grand jour lui confirma ſon malheur, il eſt aveugle depuis quinze ans, & n'en a pas quarante-cinq. Quelle fatalité! que de réflexions à faire!

Ces exemples & quantité d'autres que j'épargne au lecteur pour ne pas le fatiguer, prouveront que la ſaignée épaiſſit les humeurs, de-là mille maux, plus ou moins dangereux, dont elle eſt la funeſte cauſe.

57.

La ſaignée produit la paralyſie & bien d'autres maladies.

Je ſupplie mes lecteurs de chercher un paralytique qui n'ait pas été ſaigné : pourquoi la paralyſie devient-elle la ſuite preſqu'indiſpenſable de l'apoplexie ? c'eſt par la ſaignée que mal-à-propos on croit indiſpenſable dans cette maladie ; jamais vous ne verrez un apoplectique tomber en paralyſie, ſi l'on a trouvé les moyens de le guérir ſans ſaignée, au moins je n'en ai pas encore vû d'exemples dans les perſonnes à qui j'ai donné des ſoulagemens dans cette maladie. Les ſachets d'Arnoult n'auroient pas tant ſauvé de malades de ce genre, ſi la ſaignée

étoit un remede indiſpenſable en cette occaſion.

Combien de goutteux auxquels une ſaignée donna la mort, en fixant le vice coagulatif de cette maladie dans l'eſtomac !

Combien de catharreux & d'aſthmatiques, combien de pulmoniques devenus tels par la ſaignée, combien n'eſt-il pas rare de trouver un ſujet attaqué de l'une de ces maladies, dans le nombre de ceux que l'on n'a jamais ſaigné ! Je dis jamais, parce que les mauvais effets de la ſaignée ne ſont pas toujours prompts & ſubits, à cauſe que les humeurs n'ont pas, dès les premiers tems, le degré d'épaiſſiſſement qui cauſe les maladies, par les obſtructions qui ſe forment petit-à-petit, & que cet

épaissiſſement ne vient à un certain degré, que quelquefois dans l'eſpace de pluſieurs mois, à proportion du rallentiſſement de la circulation, & des digeſtions que la ſaignée produit chaque jour.

58.

Sentiment du grand Dumoulin, ſur le traitement général des maladies.

Le célèbre Dumoulin diſoit au lit de la mort, à ceux qui l'entouroient & qui pleuroient ſa perte : « Je laiſſe après moi » deux plus grands Médecins, » ce ſont l'eau & la diéte ».

Ce grand homme dit-il toujours auſſi vrai pendant ſa vie, & dans les conſultations qu'on lui payoit fort cher ?

Quels malades en effet ne

pourroit-on pas rétablir par les ſecours de la diéte & de l'eau ? Si ce régime ne guérit pas radicalement, au moins ſoulage-t-il beaucoup : car l'eau, que tout le monde reconnoît pour le meilleur des diſſolvans, délaye les humeurs épaiſſies, dès-lors les rendant plus légeres, leur donne la facilité d'être charriées par notre ſang dans toutes les parties qu'elles doivent nourrir.

59.

Ne pas confondre la diéte & le jeûne.

La diéte repoſe un eſtomac ſurchargé, mais qu'on ne confonde pas la diéte avec le jeûne rigoureux qu'on ordonne ſouvent au malade, car la diéte rafraîchit, & le jeune échauffe ; la diéte eſt la privation de quel-

ques repas, le jeûne eſt la privation de tout aliment. Il me ſuffira donc que le malade, par prudence & par diſcrétion, ſe prive d'une partie des alimens à ſon uſage, & ſur-tout de ceux qui pourroient être lourds à ſon eſtomac, & rendre ſa digeſtion pénible, lente, & la ſource d'une quantité de ſucs épais & viſqueux.

Loin d'interdire tout aliment à mon malade, je veux qu'il mange, s'il a faim, une aîle ou une cuiſſe de volaille rotie, une ſoupe, un œuf frais, enfin ce qui pourra flatter ſon goût dans la claſſe des alimens légers & de bon ſuc; je ſerai ſatisfait ſi mon malade reſte ſur ſon appétit: voila la diſtinction que l'on doit faire de la diéte & du jeûne.

Quelque Docteur me dira;

« Quoi, Monſieur, vous voulez
» qu'on ſuive l'appétit du ma-
» lade, qu'on lui donne à man-
» ger, s'il a faim; y penſez-vous?
» Ne commettrez-vous pas une
» imprudence marquée, ſi ce
» malade ſe trouve avoir de la
» fiévre? »

Je réponds, qu'après deux cents expériences je me ſuis apperçu que les malades, véritablement atteints de la fiévre, n'avoient point d'appétit : je dis donc qu'il faut que mon malade mange, s'il a faim, parce que l'appétit, proprement dit, n'eſt autre choſe que le déſir d'une choſe dont la nature a beſoin pour faire ſes fonctions. N'avons-nous pas l'exemple d'un malade, condamné, ſelon les Médecins, à périr ſous vingt-quatre heures, & en conſéquence abandonné, qui, dans

la violence & l'impétuosité de sa fiévre, demanda un citron; comme ce malade étoit condamné, on lui donna, il le dévora tout entier en quatre bouchées; au bout de trois heures la fiévre se calma par le moyen d'une selle qu'il fit, & par laquelle il rendit des matieres noires & sulphureuses qui causoient sa maladie. La raison de ceci est simple, l'acide précipite les soufres, voila pourquoi le citron, par son acide, opéra si favorablement; la saignée n'avoit fait qu'augmenter l'état cruel de ce malade, on n'osoit plus en faire, parce qu'à la suite de ses accès violens il tomboit en syncope, & dans un abbattement de forces, qui lui laissoit à peine celles de se tenir sur son séant.

60.

Diminuer & choiſir les alimens d'un malade, eſt ce que j'appelle diéte.

Je me bornerai, comme j'ai dit plus haut, à diminuer les alimens de mon malade, ſans lui retrancher; à lui faire faire quatre repas légers au lieu d'un fort repas, que ce malade eût pris ſur lui de faire, dévoré par une faim qui l'auroit fait paſſer ſur toute conſidération, & ſur la crainte d'une indigeſtion qui devient indiſpenſable dans un eſtomac trop refroidi, puiſque le froid naît du repos.

Ce n'eſt donc point le jeûne que je veux ordonner à mes malades, en preſcrivant la diéte, ce n'eſt point cette privation barbare de tout aliment qui fait mourir une partie des malades

de faim ; je n'imiterai point ce Médecin indiſcret ou peu inſtruit de la nature & de ſes opérations, qui fait jeûner ſes malades à la ſuite des ſaignées dont il les a tourmentés, & affoibli au point, qu'il ſe voit réduit à leur faire donner l'Extrême-Onction pour derniere ordonnance.

61.

Singulier abus que les femmes font de la ſaignée.

A voir l'abus que les femmes font de la ſaignée, ne diroit-on pas qu'elles en font un jeu, dont il n'eſt pas le plus petit accident à craindre ?

Combien de femmes, en parfaite ſanté, ſeulement à deſſein de prévenir une maladie, le plus ſouvent imaginaire, & dont elles ne ſentent aucun avant-cou-

reur, se font saigner par pure précaution : parce que, disent-elles, l'année passée à pareille tems à-peu-près elles eurent une maladie violente; c'est pour la prévenir cette année. Quel abus! c'est-à-dire, que pour prévenir une maladie qu'elles n'auroient peut-être jamais eu, elles se mettent dans le cas des accidens les plus graves, & dont elles demeurent quelquefois affectées le reste de leur vie.

D'autres femmes par coquetterie se font saigner, & seulement sur ce que leur miroir annonce un tein trop allumé, ou qu'elles se voyent plus hautes en couleur que la veille. Le Chirurgien est mandé sur le champ, si ce Chirurgien prudent refuse d'employer trop légerement son ministere, & qu'il ose faire des représentations, on le remercie,

ou ſi l'on a quelqu'empire ſur lui, on le fait obéir ; la ſaignée, dit cette femme, peut *ſeule* rendre à ſon tein la fraîcheur ordinaire. Que ne feroit pas une femme, puiſque ſon ſang lui coute ſi peu, dans l'eſpoir d'en être plus belle !

62.

Effet pernicieux de la ſaignée que l'on fait à deſſein de diminuer une inflammation.

Examinons cependant l'effet de la ſaignée la plus prudemment ordonnée, voyons d'un œil de Phyſicien & déſintéreſſé, quelles en ſeront les ſuites.

Je me ſuis apperçu que ſi la ſaignée ſembloit rafraîchir, ce n'eſt qu'en diminuant les eſprits actifs qui font filtrer nos humeurs dans nos veines ; par-là diminuant notre chaleur natu-

relle, nous regardons cet affaiſſement comme un calme, mais c'eſt un mal réel, puiſque ce n'eſt que par le refroidiſſement que cette ſaignée change l'état du malade.

Combien de malades en effet, crus rétablis par l'effet des ſaignées, ſont peu de tems après devenus *hydropiques*? parce que les eſprits les plus actifs & les plus purs, s'étant évaporés à l'ouverture de la veine, ont réduit les artères à ſe remplir d'eau & de flegme, à meſure que le ſang ſe diſſipoit; il s'en eſt ſuivi que la lymphe, devenue ſurabondante, a ſurchargé la maſſe & déterminé les liquides à prendre ſa nature, & que cette maſſe du ſang privée de la portion du feu néceſſaire à la digeſtion & à la diſſipation du flegme ſurabondant, a produit,

par ſon engorgement, l'hydropiſie à ce malade.

63.

Le ſang contient en lui le principe de vie.

Point de ſang, plus de vie; que l'on verſe le ſang de l'homme le plus fort, & tout celui de l'animal le plus robuſte, on le prive en même tems de la vie. Le ſang eſt donc le ſiége de l'ame ſenſitive; il s'enſuivra, par conſéquent, qu'en ôtant une portion du ſang de cet animal, j'affoiblis en même tems en lui le principe de vie, dont il eſt très-clair & très-diſtinctement prouvé que le ſang eſt la véritable baſe.



64.

Erreur de ceux qui croyent que le foie forme du ſang aſſez pur pour ſuppléer à l'évacuation de la ſaignée.

Quelques Médecins ont cru que le foie formoit aſſez de ſang pour ſuppléer aux ſaignées les plus abondantes.

Je conviens que le foie & les autres inteſtins fourniſſent à la réplétion des veines ; mais comme par la ſaignée on lui fait quadrupler ſes fonctions, il n'a fourni que de mauvais ſucs viſqueux & pleins de flegme, qui ne pourront, dans la fermentation qui ſe fait, fournir le quart des eſprits diſſipés par la ſaignée : voila le mal réel & à jamais irréparable que produit la ſaignée ; parce que nous ne vi-

vons long-tems qu'à proportion de la quantité plus ou moins grande *d'esprit de sang que nous conservons pour digérer.*

Enfin tout ce qui respire subsiste par le mouvement : or les esprits sont l'ame du mouvement par qui nous respirons ; fuyons donc la saignée, puisque les esprits les plus purs du sang, sortent nécessairement les premiers à l'ouverture de la veine.

65.

La saignée n'est pas nécessaire pour le mal de tête, quoique le sang s'y porte.

Quelqu'un me dira : Le sang me portoit à la tête, je fus sur le champ soulagé par la saignée.

Je veux bien convenir avec ce malade, pour un instant, que le sang pouvoit lui porter à la

tête, mais en même tems je dirai que cette révolution de ſang prend ſa ſource dans la plénitude des humeurs, & leur défaut de circulation bien moins que dans la ſurabondance du ſang : car les humeurs, par leur épaiſſiſſement, engorgent les parties inférieures, ferment le paſſage au ſang, & le forcent de ſe porter à la tête.

Ainſi ce malade que la ſaignée vient de ſoulager, l'eut été bien davantage par un lavement combiné ſelon ſon tempérament; un remede auſſi ſimple eut produit un effet plus ſolide, car ſi l'on ne joint à la ſaignée les délayans & les purgatifs, on n'en reçoit qu'un ſoulagement de peu de durée, & pour l'ordinaire le lendemain on ſe ſent plus malade que la veille : cela nous prouve aſſez que ce ſont

ces délayans & ces purgatifs qui opérent de bons effets, & non pas la ſaignée.

66.

Un mauvais eſtomac produit ſouvent des maux de tête.

D'ailleurs preſque tous les maux de tête ont leur ſource dans l'eſtomac, qui, ſouvent trop affoibli par quelque cauſe étrangere, ou trop foible de ſa nature, ne peut faire librement ſes fonctions, & ſe trouvant trop froid pour diſtiller, avec une vigueur ſuffiſante, les alimens qui le chargent, n'envoye que des vapeurs peſantes au cerveau, qui ne ſe fixent à la tête que parce qu'elles ne ſont pas pouſſées par un feu aſſez vif, capable de leur donner l'action néceſſaire pour ſe diſtribuer

dans les plus petits vaiſſeaux ; d'ailleurs le feu ne peut chaſſer le ſang dans les capillaires, qu'après ſa purification des parties groſſieres qui l'épaiſſiſſent, eſt-ce par la ſaignée qu'on y parviendra ? puiſque par elle le ſang le plus léger & le plus pur ſortira le premier, en laiſſant après lui les parties les plus craſſes & les plus lourdes qui ſurchargent la maſſe de plus en plus, loin d'être parvenu à ~~l'affliger~~ par cette opération. (s'alléger)

D'après ces remarques & cette foule de preuves que la ſaignée ſe fait toujours aux dépens de l'eſtomac, quels ſecours attendre d'elle pour guérir un mal de tête ? Peut-elle rétablir les fibres d'un eſtomac refroidi ? n'eſt-elle pas plutôt faite pour le ruiner & le glacer entierement? D'où vient un Médecin défen-

droit-il à ſon malade de manger du tout lorſqu'il vient d'être ſaigné, & même le lendemain, s'il n'étoit bien convaincu que la ſaignée s'eſt faite aux dépens d'une partie de la chaleur néceſſaire à l'eſtomac, par conſéquent à la vie?

67.

La ſaignée contraire à la fluxion de poitrine.

On convient que la ſaignée peut faire dégénérer un rhume ſimple en fluxion de poitrine, & cependant on ordonne la ſaignée pour guérir la fluxion de poitrine. Quel ſingulier contraſte! Va-t-on replonger un noyé dans la riviere pour lui faire regorger toute l'eau qu'il a pû boire?

Des tiſanes ſimples, des cordiaux & des lavemens m'ont

toujours réussi dans ces maladies, & me les ont tirés d'affaire en cinq ou neuf jours, dont un seul de convalescence : ces remedes ne les ont point fatigués, je leur ai laissé manger de la soupe quand ils ont eu faim, en leur faisant boire deux ou trois doigts de vin d'Alicante en même tems : je remarquerai en passant, que depuis dix ans je n'en ai pas vû mourir un seul de cette maniere, au lieu que de dix malades que l'on saignera dans cette maladie, je parie pour la destruction d'un tiers.

68.

Les lavemens, les délayans, les purgatifs & la transpiration, sont les remedes supérieurs.

Je préfere, dans toutes les maladies, les lavemens, la trans-

piration & les purgatifs, parce que ces remedes divisent la lymphe trop épaissie & purgent la surabondante, en cela je les crois, à tous égards, préférables à la saignée : d'ailleurs il est rare que l'on meure par les autres évacuations, & dans leur opération, conduite par un Médecin éclairé, au lieu que la saignée détruit un quart des malades ; son martyrologe est le plus étendu.

J'entends un Médecin qui s'écrie : « Nous ordonnons la sai-» gnée pour faciliter la transpi-» ration. »

N'avez-vous donc que ce moyen ? & puisque la transpiration des humeurs est interceptée par leur épaississement, que n'employez-vous les délayans, après que des lavemens auront dégagé les premieres voies.

69.

La ſaignée contraire au mal de tête, & peut le donner.

Il me paroîtra toujours ſingulier que l'on ſe faſſe ſaigner pour un mal de tête, lorſque je voudrai faire attention qu'un malade qu'on vient de ſaigner n'a qu'à manger à ſon ordinaire, une heure après le mal de tête le prend; la ſaignée ſera donc un foible remede pour guérir un mal de tête, puiſqu'elle a pû le donner à celui qui ne l'avoit pas: remarquez bien que ceux qui ſe ſont trouvés guéris d'un mal de tête après la ſaignée, n'ont point été guéris par ſon opération, mais bien par le ſecours des autres remedes employés à ſa ſuite, comme délayans, purgatifs ou confortatifs,

Quelqu'un me difoit un jour: Mon fang étoit corrompu, je voudrois que vous l'euffiez vû, il étoit affreux, cette faignée étoit indifpenfable.

Quelle erreur groffiere! notre fang ne peut fe corrompre dans nos veines fans que la mort ait précédé cette corruption de quelques momens. Dites que votre fang étoit mêlé de fubftances corrompues; mais je fuppofe, pour une minute, que votre fang fut corrompu, eft-ce par la faignée qu'il peut fe rétablir? Quel eft le Marchand de vin qui, pour rétablir fon vin gâté, commencera par en jetter la moitié dans la rue?



70.

Notre ſang ne peut ſe corrompre pendant notre vie.

Je ne conçois pas comment un Médecin peut dire à ſon malade: « Votre ſang eſt tout cor- » rompû, il faut le rétablir. » Quel eſt donc l'homme en état de rétablir une choſe corrompue ? Quel exemple donnera-t-on d'un tel miracle ? Dieu ſeul a pû le faire dans la perſonne du Lazare; mais une plante, un animal, tout être enfin une fois corrompu, ne ſçauroit retourner à ſa nature premiere, parce qu'il faudroit lui rendre l'eſprit qui l'animoit avant de ſe corrompre, & c'eſt l'ouvrage d'un Dieu.

Le ſang, dans un homme vivant, ne peut jamais ſe corrom-

pre, parce qu'il eſt formé de l'eſprit le plus pur des quatre humeurs; les maladies ne ſont & ne peuvent donc être dans le ſang, mais ſeulement dans la ſurabondance ou l'impureté de telle humeur, & nullement en lui, parce qu'il eſt plus léger, plus chaud, plus agile, plus ſubtil & plus pur que les humeurs qu'il charrie, deſtiné qu'il fut par le Créateur à ſe répandre dans le corps pour l'animer, le nourrir, le conſerver, & le faire ſubſiſter, parce qu'en lui, plus particulierement qu'aux autres humeurs, réſide ce feu vivifiant par qui l'homme exiſte, auſſi eſt-il toujours le dernier à ſe corrompre; & quand il arrive à la corruption, ce n'eſt que quelques inſtans après la mort du ſujet en qui cela arrive.

On s'apperçoit, par la priva-

tion du feu qui circule avec notre ſang & que nous rendons avec la vie, que la mort ne nous a pas plutôt fermé les yeux, que notre ſang n'eſt plus ſang; mais une matiere lourde, craſſe & corrompue, privée de l'eſprit qui la préſervoit de corruption.

On doit d'autant moins ſe flatter de parvenir à faire changer un état de corruption par la ſaignée, que la diminution de la chaleur que l'on éprouve par cette opération, feroit bien plus capable de l'avancer que de la retarder.

Nos maladies même les plus malignes, viennent ſouvent de l'effet d'une cauſe inconnue répandue dans l'air, ou infectés d'alimens, deux cauſes que la ſaignée ne peut corriger ni détruire.

Que n'avons-nous le bon ſens

des Chinois ou des habitans du Japon, qui ne ſe ſaignent jamais, & qui vivent longtems, qui n'ont que des indiſpoſitions & jamais des maladies éternelles, comme celles qu'enfante la ſaignée, par la deſtruction de l'humide radical.

Que ne ſuivons-nous toujours la nature & ſa ſimplicité, dans un objet auſſi important que la ſanté. La nature choiſit les remedes ſimples, faciles à trouver, que tout le monde peut préparer ſans dépenſe; mais l'avarice des hommes inventa ce vain étalage de compoſitions inutiles, quand elles ne ſont pas tout-à-fait pernicieuſes & même mortelles. On n'eſtime que les remedes qui viennent de l'Inde ou de l'Arabie, tandis que les véritables remedes ſe trouvent chaque jour à la table du pau-

vre, puiſque les deux premiers & les plus ſpécifiques, ſont, ſans contredit, la modération & la ſobriété.

71.

La Chine & le Japon ſont les pays les plus peuplés, où l'on vive moins ſujet aux maladies, & plus vieux. La ſaignée y eſt inconnue.

Ne remarque-t-on pas que les vaſtes empires de la Chine & du Japon, ſont les plus peuplés qu'on connoiſſe : on allégue quelquefois la différence du climat, on n'eſt pas fâché de donner cette raiſon pour expliquer ce qu'on ne comprend pas; mais nous remarquerons en paſſant qu'il eſt des contrées à la Chine de la même température d'air que celle de différentes parties de notre France : on y guérit

parfaitement bien ſans le ſecours de la ſaignée. L'on n'y voit point de paralytiques, l'aſthme y eſt encore plus rare, & les vieillards de cent ans & plus y ſont très-communs.

Cela n'étonnera point un Phyſicien, qui remarque qu'avant d'avoir pû tirer à ſon malade une once de bile par la ſaignée, on l'a privé, peut-être, de trois onces d'eſprit de ſang qui s'évapore, perte irréparable : car cet eſprit ſe trouvoit combiné par l'Être ſuprême, pour tempérer nos humeurs & les tenir dans un juſte équilibre.

Concluons de ceci que, pour parvenir à la guériſon des malades, il ſuffira de délayer les humeurs épaiſſies & de travailler à l'évacuation des ſurabondantes, effet que la ſaignée ne pourra produire ; auſſi quelques

Médecins ne l'employent-ils que comme préparative à d'autres remedes; barbare maxime! Peut-on donner comme un ſimple préparatif ou remede de précaution, celui qui, fait à contre-tems, met le malade en danger de mort?

72.

Aucun Médecin, partiſan de la ſaignée, ne peut donner de raiſon ſuffiſante pour s'aſſurer qu'il n'a pas mis tel ou tel malade en danger de mort.

En effet quel eſt le Médecin aſſez hardi pour affirmer qu'il n'aura jamais expoſé la vie de ſon malade en le faiſant ſaigner dans une indigeſtion? Je vais citer un exemple connu à ce ſujet, capable de faire déteſter à jamais la pratique pernicieuſe

de la ſaignée ; j'ai quatorze exemples à-peu-près de même nature de celui que je vais citer, je choiſis quelqu'un de nom, afin que tout le monde ſoit à portée de s'éclaircir du fait.

M. de Lanoue, Lieutenant Général de Meaux, rendit, par le vomiſſement après une ſaignée, précédée cependant de huit jours de diéte, des morceaux de viande en nature, & mourut de cette indigeſtion, que la ſaignée venoit de faire empirer : il expira preſque ſur le coup, car ce fût deux heures après l'ouverture de la veine.

Si huit jours de diéte ne ſuffiſent pas au Médecin pour s'aſſurer que le malade n'a pas d'indigeſtion, dans quel cas, quelque preſſé qu'il paroiſſe, pourra-t-on haſarder une ſaignée ?

La ſaignée produit bien d'autres maux, elle retarde les criſes en affoibliſſant le malade, elle les empêche même ſouvent, en évaporant le feu ſalutaire qui peut les produire, & prive de la vie ce pauvre malade, victime innocente de ſa confiance en un Médecin peu éclairé.

Le ſang, ce baume divin, ce tréſor de la vie, eſt à nos corps ce qu'eſt l'huile à la lampe ; c'eſt par ſon feu vivifiant que notre reſpiration demeure libre : de-là vient que les malades qu'on a beaucoup ſaigné, ſont plutôt eſſoufflés & deviennent facilement aſthmatiques.

Pourquoi ſommes-nous les ſeuls dans le genre animal dont on ne puiſſe déterminer le cours naturel de la vie ? Un chien vit quinze à dix-huit ans, un cheval environ quarante : chaque ani-

mal, excepté l'homme, conduit aſſez naturellement ſa carriere à ſon terme. N'en ſoyons point étonnés, les animaux ne ſe ſaignent pas, leurs remedes ſont la diéte & l'eau : leur Médecin, la modération. Ils ſuivent en cela la nature, pourquoi la croyons-nous mauvaiſe mere? cette répugnance naturelle en nous de voir notre ſang, ne veut-elle rien dire?

73.

Les payſans ſe guériſſent eux-mêmes de toutes ſortes de maladies, ſans la ſaignée.

Si la ſaignée pouvoit paſſer pour un bon remede, pourquoi les peuples, auxquels il eſt inconnu, vivent-ils plus heureuſement en ſanté & plus longtems? pourquoi ſont-ils, pour ainſi di-

re, obligés d'assommer les vieillards comme à la Chine, au Japon, &c. Pourquoi ce paysan, même dans nos climats, se passe-t-il souvent de Médecin dans ses maladies avec du vin, du sucre, de bons bouillons, & se guérit-il plus promptement qu'un richard, au milieu de deux ou trois Médecins qui le saignent, le purgent & le font jeûner à la suite de cela, ce qui éternise ses maladies, par la ruine totale de son tempérament?

J'ai déja dit que les partisans de la saignée, sur la citation qu'on leur fait du Japon où elle est inconnue, se retranchoient sur la différence du climat.

Je demande, si l'on prend pour un même climat la Flandre & l'Espagne; la Flandre est froide, l'Espagne est un pays chaud, n'y saigne-t-on pas également?

ment ? Sans ſortir de France, l'Allemagne & la Provence ſont-elles également tempérées ? N'y regarde-t-on pas des deux côtés la ſaignée comme un remede admirable, indiſpenſable même dans certaines maladies ?

Liſons l'Hiſtoire, nous verrons combien nos peres vivoient plus que nous, avant cette pratique cruelle de la ſaignée.

Mais, me dira-t-on, « la nature dégénere chaque jour ; » nous ne ſommes plus ce que » nous étions. »

Sans doute, & nous irons toujours de mal en pire, ſi des Chirurgiens, qui ne ſçavent pas parler, & qui ne ſçavent qu'ouvrir la veine, continuent à faire fortune. Mais venons au fait.

74.

Mal-à-propos s'appuye-t-on de la dégénération de l'homme, en remarquant qu'il vit moins vieux que ſes peres.

L'homme ne peut dégénérer, en voici la raiſon ; le feu qui l'anime en naiſſant eſt toujours le même : d'ailleurs ne voyons-nous pas la femme la plus délicate & l'homme le plus foible produire les enfans les plus forts, loin de dégénérer, voila au contraire un exemple d'amélioration ; en effet le feu eſt toujours feu, il ne peut être impur.

Que l'on allume un énorme monceau de charbon avec la plus foible lumiere, une étincelle mourante, ſi vous voulez, deux heures après ne formera-t-il pas un braſier tout auſſi con-

ſidérable, que ſi vous l'euſſiez allumé tout d'un coup avec une torche de feu? Voila l'hiſtoire de la génération : l'homme le plus délicat fournit aſſez de feu pour la génération, & la rend auſſi sûre en s'accouplant, que l'homme beaucoup plus fort.

Mais ſi pendant que le charbon s'allume d'un côté, vous ôtez une partie de ſa matiere, il ne durera pas ſi longtems que le monceau voiſin du même volume également embraſé, & dont on ſe ſera contenté d'appaiſer le grand feu avec quelques ſeaux d'eau, & parce que le premier monceau de charbon ne durera pas autant que le ſecond auquel vous n'avez rien ôté, direz-vous que la nature du bois de ce premier charbon avoit dégénéré? Cela ne vous éclaire-t-il pas ſur la prétendue

dégénération de l'eſpéce humaine ?

Nous naiſſons avec tout ce qu'il faut pour vivre longtems ; & tout auſſi longtems que nos peres ; mais la prodigalité de notre ſang nous conduit au tombeau quelquefois tout de ſuite, ſouvent inſenſiblement ; ce n'eſt pas la faute de la nature, mais purement la nôtre.

Depuis longtems j'ai commencé ce Traité, déſirant lui donner l'étendue néceſſaire, pour ne laiſſer aucune choſe à déſirer au lecteur, ſur une matiere auſſi importante. Je propoſe ma thèſe à tout le monde ; & après avoir ſatisfait aux objections qu'on me propoſe, je les rapporte dans ce Traité.

75.

Objection séduisante d'un Médecin respectable, en faveur de la saignée.

Un Médecin, que j'honore, & respectable à tous égards, me disoit un jour, sans doute pour m'embarrasser : « Nous » avons quelquefois trop de » sang, puisque la nature l'é» vacue dans tel ou tel sujet par » les hémorrhoïdes ou le saigne» ment de nez. »

Voila, lui répondis-je, une objection bien séduisante; mais examinons à fond la question, je trouve qu'elle en vaut la peine.

Observons d'abord que ce particulier qui vient de saigner du nez, n'a répandu goutte à goutte qu'un demi-verre de

ſang, ce qui peut faire trois onces environ : la nature a trouvé cette évacuation ſuffiſante pour alléger ſon ſujet : quelle proportion trouvez-vous entre cette ſorte d'évacuation & celle d'environ deux livres que mon Chirurgien me tire en une ſeule fois? Ajoutons encore à cela que dans le même jour on en tire quelquefois ſept ou huit livres au malade en quatre ou cinq fois. Eſt-ce ainſi que nous imitons la nature ?

Si vous voulez imiter la nature & la ſuivre dans ſes opérations, ne la précédez donc pas d'une diſtance auſſi forte ; d'ailleurs vous voulez regarder le ſaignement de nez comme une évacuation naturelle, êtes-vous bien sûr que ce ſujet n'a pas donné lieu à cette opération en éternuant, en ramaſſant un

poids un peu trop fort, enfin en faisant tel ou tel acte de force, & qu'il ne se soit pas cassé de petits vaisseaux capables de donner lieu à cet accident ?

Quant au flux hémorrhoïdal, il n'arrive guères avant vingt-cinq ou trente ans, on ne laisse pas de saigner les sujets à tout âge & même dès l'enfance.

76.

La source des maladies n'est jamais dans le sang, mais bien dans les humeurs.

Je ne sçaurois assez le répéter, la source des maladies quelconques est dans l'épaississement, ou la surabondance de telle ou telle humeur, qui, ne pouvant filtrer par les conduits marqués par la nature, reste comme mêlée avec le sang,

quoiqu'elle ne faſſe en effet qu'empêcher ſon paſſage & retarder ſon cours.

La ſcience du Médecin conſiſtera ſans doute à connoître l'humeur peccante du malade ; enſuite il travaillera à l'évacuer : voila le grand art de la Médecine. Quand il y a plénitude, débouchez le grand canal, vous donnerez de l'aiſance & du jeu à tous les petits vaiſſeaux qui viennent s'y rendre.

77.

Pour purifier le ſang d'un homme par la ſaignée, il faudroit le tirer tout, puiſqu'une ſeule goutte de mauvais peut gâter tout le nouveau.

Je crois avoir ſuffiſamment démontré combien les partiſans de la ſaignée mettent d'entête-

ment dans leurs principes. Je vais faire une derniere objection à ceux qui prétendent pouvoir assurer que le sang peut se corrompre dans nos veines, & en second lieu qu'il se puisse rétablir par la saignée.

Je demanderai donc à celui qui pense quelque chose d'aussi contraire au bons sens, s'il ne faudroit pas finir par ne me pas laisser une goutte de sang dans les veines pour parvenir à le purifier, puisque s'il restoit seulement une goutte de sang gâté, cette goutte pourroit suffire pour infecter tout celui que je pourrois renouveller. On voit un exemple de cette gradation dans l'inoculation de la petite vérole, puisqu'un grain de cette humeur impure se multiplie & attire un nombre infini de pustules à sa ressemblance à la sur-

face de la peau dans un clin d'œil ; il s'en faut bien que je regarde l'inoculation comme auſſi ſalutaire qu'on la ſoutient. Je crois au contraire que l'on ne fait pas mal de retarder de plus en plus le moment d'éprouver cette cruelle maladie.

Je crois donc avoir aſſez prouvé que nos maladies ſont dans les humeurs & jamais dans le ſang, qui n'eſt que leur extrait ; le grand point eſt de découvrir l'humeur dominante d'un malade. J'ai trouvé dans la décompoſition de l'urine, des moyens sûrs d'y parvenir, & j'oſe dire que je ne me ſuis point encore trompé ſur l'humeur peccante de mon malade ; il m'eſt même arrivé ſouvent de dire les moindres accidens d'un malade, l'état de ſon poulx, la couleur de ſon viſage, ſa force & ſon tempé-

rament, ſur la ſimple inſpection de l'urine, & le malade étant quelquefois à cent lieues de moi.

78.

L'urine eſt un moyen sûr de connoître l'humeur dominante d'un malade, point eſſentiel.

Je conſeille donc aux Médecins de ne pas autant négliger cette partie, qu'ils l'ont cru digne de l'être. Quelques-uns commencent à convenir qu'on y découvre la cauſe de quelques maladies : ils ſeront bien étonnés, après un peu d'étude, d'y reconnoître les indices & les cauſes des moindres accidens.

Nous ne pouvons lire dans les corps ; il eſt naturel de convenir que nous pouvons tirer des inductions de ſon état, par la liqueur qui vient de s'y répandre,

& d'entraîner de toutes ses parties des impuretés, lesquelles, à proportion de leur abondance, marquent celles dont le corps peut être chargé.

79.

Hippocrate, Galien & autres, approuvent l'examen des urines.

Je vais citer les Auteurs qui m'ont engagé à faire d'aussi sérieuses expériences sur les qualités de l'urine des malades, afin que l'on voye que j'ai beaucoup lû avant d'oser écrire : commençons par Galien.

Il conseille aux Médecins de consulter les urines sur les maladies du ventricule, des intestins, de la poitrine, des poumons, des nerfs, de la tête, &c.

Hippocrate prétend que l'u-

rine tire ſon origine de trois principales ſources, d'abord de tout aliment en particulier, diſant qu'elle contient partie de leur ſuc; enſuite il aſſure qu'elle ſe forme de la partie ſéreuſe des humeurs contenues dans les veines; & enfin la troiſieme ſource de l'urine, ſelon lui, eſt dans l'extrait des corps ſujets à ſe diſſoudre, & ſe fondre, pour ainſi dire, comme les mauvaiſe chairs, la graiſſe, &c.

Iſaac, Hollandois, aſſure que l'urine coule des mêmes humeurs qui compoſent le ſang, comme le petit lait de la coagulation du lait dont il découle dans la formation des fromages: il ajoute que l'urine n'eſt autre choſe que la coulure du ſang.

Cette comparaiſon eſt aſſez de mon goût; car moins les humeurs ſont pures, plus l'urine

eſt chargée & mauvaiſe : ceci me paroît conſéquent.

Bellinus eſt perſuadé que le ſang & le lait font leur opération ſemblable ; car la ſéroſité du lait ſe ſépare par la fermentation du moindre levain : de même notre ſang, en paſſant par le filtre des reins, ſépare de lui tout le ſéreux, ou bien ce ſéreux ſe précipite par le levain qui ſe trouve toujours partir de l'eſtomac, deſcend enſuite dans la veſſie & ſort par le canal des urines.

Villichius dit que la connoiſſance de l'urine amene à celle des maladies. Il ſe fait, dit-il, un cas de conſcience d'avertir les Médecins de s'appliquer à cette étude, & la regarde comme la partie eſſentielle de la Médecine, pour la diſtinction des maladies.

80.

L'urine eſt le miroir des maladies.

Il eſt bien ſimple & très-phyſique que l'urine étant un extrait des humeurs & du ſang, elle doit annoncer & peindre leur état par le ſien. Ceux qui m'ont fait la grace de me conſulter, ſçavent que ſur la ſimple décompoſition de l'urine d'un malade abſent, j'ai fait l'énumération de chacune de ſes maladies : j'ai pouſſé les choſes au point de rendre compte à quelques-uns des rêves qu'ils avoient dû faire. M. le Comte de Barbazan, homme non ſuſpect, Capitaine de dragons, Chevalier de S. Louis, en a vû la preuve ſur lui-même, le premier jour que j'eus l'avantage de le voir : rien de plus ſimple

que cette connoiſſance, elle eſt purement phyſique : je dirai plus, c'eſt que je ne me ſuis point encore trompé ſur l'humeur peccante de mon malade, & que je n'ai point encore pris une maladie pour l'autre, dans l'examen que j'ai fait de tel ou tel malade par ſon urine : cela ſeul montre aſſez combien cette connoiſſance mérite peu d'être négligée.

J'entendois un jour un grave Médecin qui diſoit d'un ton d'oracle : « Charlatanerie que tout » cela, choſe impoſſible que la » découverte d'une maladie par » l'urine, qui dans trois heures » changera trois fois de cou- » leur. »

C'eſt ainſi, que prévenu pour ſoi, quand on ignore une choſe, on la croit impoſſible. Combien de gens regardent M. C****

comme un Charlatan ou un Sorcier ? Ce n'eſt cependant qu'un bon Phyſicien. Que fait la couleur de l'urine dans ſa decompoſition ? Et ſi je trouve le moyen d'en ſéparer chaque humeur, me ſera-t-il difficile de connoître ſa ſurabondance & de juger du vice de celle du malade, à proportion des impuretés dont je la vois chargée ? Je prie donc ceux qui ſont ou ſeront plus copiſtes qu'Auteurs, plus Perroquets que Phyſiciens, de ſuſpendre leur jugement ſur les effets & les cauſes des matieres à eux inconnues.

81.

La connoiſſance des maladies par l'urine eſt phyſique.

Je dirai, pour l'honneur de la Phyſique & de la Chymie, qu'en employant le ſecours de mon

ſel ſéparateur, je me ſuis évité de prendre, comme quelques Médecins, très-reſpectables d'ailleurs, la poitrine d'un malade pour ſon eſtomac : trompé que j'aurois été comme ce Médecin, auquel le malade accuſant ſa maladie, mettoit la main entre la poitrine & ſon eſtomac, & diſoit qu'il avoit des douleurs cruelles d'eſtomac, pendant que c'étoit un catarre qui fatiguoit l'os ſternum, qui termine la poitrine du côté de l'eſtomac.

Je ne prendrai pas non plus le ſcorbut pour la vérole, quoique les ſymptômes en ſoient ſi reſſemblans à quelques égards, & les remedes ſi différens, erreur qui jette quelquefois les malades dans un appauvriſſement de ſang ſi grand, qu'il n'en revient jamais parfaite-

ment. Je ne confondrai pas une excoriation de matrice avec de ſimples vapeurs, quoique les ſimptômes ſe reſſemblent, enfin je ne prendrai point la goutte pour une autre maladie, &c.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir détruit la pratique de la ſaignée, je vais indiquer des remedes ſimples capables d'y ſuppléer, en ſuppoſant que le malade ou ſon Médecin ſoit aſſuré de l'humeur qu'il doit attaquer en lui.

82.

Remede à l'humeur mélancolique.

Si la mélancolie ſurabonde, faites une décoction de deux onces de racine de polipode de chêne ſur deux pintes d'eau : ajoutez deux gros de ſel de tartre, fermé dans un nouet de linge que vous mettrez dans

cette liqueur, & buvez-en à votre ſoif, en continuant ce régime huit ou quinze jours s'il le faut; la viande de mouton eſt celle que vous choiſirez pour votre nourriture.

Afin qu'on ne me taxe pas de donner des remedes dont j'ignore les propriétés, j'analyſerai ceux qu'il m'arrivera d'annoncer, & j'en indiquerai les vertus.

83.

Vertus du Polipode.

Le Polipode le plus eſtimé croît ſur le tronc des vieux chênes; ſa feuille reſſemble un peu à la feuille de fougere mâle, il faudra choiſir ſa racine récente, bien nourrie, groſſe & ſe caſſant aiſément: obſervez de la monder de ſes filamens avant de l'employer.

Cette racine purge la pituite visqueuſe & la bile recuite, elle convient plus particulierement aux obſtructions du foie, du mézentère, de la ratte; eſt bonne pour le ſcorbut & les écrouelles.

84.

Remede pour la bile, & vertus du citron.

Votre malade a-t-il trop de bile? Coupez légerement la mince peau jeaune de deux citrons dans deux pintes d'eau, que vous laiſſerez infuſer à froid vingt-quatre heures, que le malade en boive une pinte en différens verres loin des repas; il continuera juſqu'à ce que les accidens qui l'indiſpoſent ayent ceſſé.

Le citron mangé tout entier eſt un contre-poiſon pour chaſ-

ſer toute peſte & venin. La partie extérieure de ſon écorce fortifie le cœur & le cerveau, diſſout la bile épaiſſe & la précipite. La partie blanche eſt eſtimée pour les reins & la veſſie, on l'infuſe à la doſe d'une once par pinte de vin blanc, qu'on boit par jour entre les repas. On compoſe, avec la peau jaune du citron qu'on infuſe à la doſe d'une livre par pinte de vinaigre blanc, une liqueur qui tempere les maladies violentes, calme l'ardeur des fiévres malignes, tant en le faiſant reſpirer qu'en l'appliquant ſur le poignet.

85.

Remede pour la pituite.

Eſt-ce la pituite qui cauſe l'indiſpoſition du malade?

Séchez à l'ombre des écor-

ces d'orange douce, infuſez-en une livre environ dans une pinte de bon vin rouge; vous ferez l'été cette infuſion au ſoleil, & l'hyver ſur la cheminée: au bout de trois jours deſſéchez vos écorces d'orange à l'ombre, & votre malade en mâchera à jeun chaque jour une petite piéce.

Joignez à ce remede des lavemens d'eau de ſon avec un peu de miel mercurial dans la ſeringue: prenez des lavemens de cerfeuil infuſé, ſi vous n'avez autre choſe, avec un peu de beure frais. Si le malade a l'eſtomac bon, qu'il boive pendant trois jours à jeun chopine de petit lait en trois verres, de demi-heure en demi-heure.

⁂

86.

Vertus de l'orange.

L'orange eſt humectante, douce, cordiale, & très-rafraîchiſſante, propre à déſaltérer un malade & le ſoulager dans les fiévres ordinaires: ſon écorce machée attire la pituite: ſa fleur eſt céphalique, bonne à l'eſtomac, hiſtérique & contraire aux vers.

Voici les moyens ſimples & faciles que j'ai trouvé d'attaquer telle ou telle humeur viciée, ſans purger les autres humeurs.

87.

Lavement purgatif doux dans ſes effets.

Je vais donner la compoſition d'un lavement purgatif en faveur

veur de ceux qui ne peuvent rien boire, que l'on ne peut purger, ni par le moyen des bols & des opiates, & qui répugnent à tout ce qui porte le nom de médecine, on pourra très-utilement employer ce remede dans presque toutes les maladies, excepté celles qui peuvent provenir d'épuisement; j'en ai toujours remarqué d'heureux effets dans plusieurs maladies différentes.

Faites bouillir trois demi-septiers d'eau, & faites infuser une poignée de sommités de parietaire, autant de mercuriale, cinq ou six racines de chicorée sauvage, trente fleurs de violettes, demi-once de séné mondé, & demi-once de racine de polipode: passez la liqueur & mettez dans la seringue quatre onces de miel.

On choisira, pour la composition de ce remede, les herbes aussi fraîches qu'il sera possible de les avoir.

Comme l'hyver, sur-tout, il y aura des tems où l'on n'aura pas commodément toutes les herbes fraîches, il faudra, si vous les employez séches, observer au moins qu'elles soient de l'année, & qu'elles n'ayent séché ni au soleil ni à la cave.

Il faudra choisir votre séné, car il n'en est que trop dans les boutiques qu'il ne faut pas employer, parce qu'il ne vaut rien, & quelquefois on perd la confiance que l'on avoit pour tel ou tel remede par cette raison; l'importance du choix des remedes est si grande, que la rhubarbe, qui fait un des meilleurs purgatifs dans certaines maladies, devient astringente lors-

qu'elle eſt très-vieille & vermoulue.

Voici donc à quoi vous connoîtrez le meilleur ſéné, ſes gouſſes ou follicules qui contiennent ſes graines, doivent être noirâtres, tirant ſur le verd; elles doivent être un peu ameres & tant ſoit peu âpres au goût, leur ſemence doit être preſſée dans ſon écoſſe & bien nourrie: les plus mauvaiſes de toutes ſont celles qu'on a pû cueillir avant d'être mûres, elles ſont blanchâtres.

On n'employe que ſes feuilles dans le lavement que je viens d'indiquer, les meilleures ſont verdâtres; il faut, pour être bonnes, qu'elles n'ayent point une odeur déſagréable, que ſes feuilles ſoient verdâtres, étroites, douces ſous les doigts & bien pointues, ce ſont celles qui

ressemblent le plus à ce tableau, que l'on appelle feuilles de séné du Levant, quoiqu'elles ne viennent pas toujours de si loin.

88.

Propriétés du séné, selon onze Auteurs anciens & modernes.

Guibert, ancien Docteur de la Faculté de Paris, dit dans ses ouvrages que le séné bien choisi fait un excellent purgatif, qu'il nettoye parfaitement & sans révolution la premiere & la seconde région du cœur, fortifie l'estomac, le foie, la ratte, le cerveau, &c.

M. Chomel prétendoit que le séné purgeoit, comme par sympatie, toute humeur peccante ou superflue.

M. Dubé dit que pour peu qu'on le mitige, soit avec l'anis

verd, ſoit avec un ſoupçon de canelle ou de muſcade, il n'allume jamais les humeurs. Il ajoute que ce purgatif ne peut nuire à aucun tempérament.

Enfin, Meſſieurs Actuarius, Serapion, Mezué, Jean Fernel, Sylvius, Mathiole, Chomel & Tournefort, font chacun un éloge particulier du ſéné.

89.

Qualités & vertus de la mercuriale.

Voici les propriétés de la mercuriale, qui entre dans la compoſition de ce lavement: elle eſt laxative, apéritive, contraire aux vapeurs, purge la bile & les eaux.



90.

Vertus de la pariétaire.

La pariétaire eſt une plante émolliente, déterſive, nettoye les reins, provoque l'urine, attire les glaires & pouſſe les graviers.

91.

Vertus de la racine de chicorée ſauvage.

La racine de chicorée ſauvage rafraîchit, inciſe les glaires, eſt utile au foie & à la ratte, qu'elle aide à déſopiler.

92.

Vertus de la fleur de violettes.

La fleur de violettes eſt très-douce, rafraîchit, calme les inteſtins, eſt propre aux nerfs,

elle eſt onctueuſe & fait dormir.

On peut employer ce lavement dans tous les cas où l'on veut débarraſſer les premieres voies ; on peut appeller ce remede, de précaution, parce qu'il prépare très-bien aux autres convenables à l'humeur peccante du malade, & qu'il commence toujours par donner un peu de calme, en diminuant la fermentation qui cauſe le déſordre des humeurs.

93.

Remarques intéreſſantes ſur les bons effets de ce lavement.

Ce que j'ai remarqué de plus intéreſſant dans ce remede, c'eſt que je l'ai employé en faveur de malades dans tous les cas, femmes groſſes même, auxquelles il n'eſt point contraire : il ſoulage

les indigeſtions, coupe les fiévres quand on le répéte à propos, un peu avant la violence de l'accès : il eſt propre aux rétentions d'urine, aux révolutions de bile & à ſes débordemens.

On obſervera de ſe comporter, dans l'uſage de ce purgatif, comme dans tout autre, c'eſt-à dire, de boire à chaque ſelle une tiſane ſelon ſa maladie, & de boire un bon bouillon gras deux heures après, tems auquel il aura fait ſon effet ; on pourra donc dîner ou ſouper, s'il eſt rendu avant les heures du repas.

On conviendra que quand il ſera queſtion de maladies de plénitude, ce remede ſera toujours préférable à la ſaignée, & que les gens en ſanté, qui ſe ſont habitués ſottement à faire des remedes de précaution, pour-

ront employer celui-ci à la place d'une ſaignée, qu'ils avoient coutume de ſe faire faire.

Avant de finir ce Traité, je veux raconter ce qui m'arriva il y a deux ans environ, cela ſervira à confirmer l'opinion où je ſuis, que chaque ſaignée fait toujours du mal, quelque bien qu'elle ſemble faire.

Un homme d'environ quarante ans, d'une belle figure, robuſte en apparence, aſſez gras mais un peu pâle, me dit: « Monſieur, perſonne n'a plus été ſaigné que moi, je l'ai été il y a dix ans cinq fois dans un jour, je ne l'ai pas été depuis, & vous voyez que je me porte aſſez bien ».

Je lui répondis qu'il avoit raiſon; mais j'ajoutai que cela n'avoit pû ſe faire ſans diminuer un peu la force de l'humide radical,

baſe des bonnes digeſtions; il m'avoua en effet qu'il avoit de tems en tems de fortes douleurs d'eſtomac après ſes repas : voici la comparaiſon que je lui fis : d'un homme que l'on guérit d'une inflammation par la ſaignée, & d'un ſecond malade que l'on guérit par d'autres remedes qui appaiſent le feu.

Un particulier l'hyver auprès de ſon feu, trouve qu'il eſt trop âpre, & pour ſe chauffer d'une chaleur plus douce, il fait jetter la moitié des tiſons embraſés par la fenêtre.

Un autre dans le même cas ſe contente de jetter aſſez d'eau ſur ſon feu pour n'éprouver qu'une chaleur auſſi tempérée qu'il la déſire, & tout-à-fait ſemblable au degré de celle du premier particulier.

Quoique ces deux perſonnes

ayent également réuſſi tous les deux dans l'intention de modérer leur feu, il s'enſuivra que l'un ſe pourra chauffer plus longtems que l'autre, parce qu'il n'a fait que rafraîchir ſon feu, au lieu que l'autre l'a jetté par la fenêtre; je conclus en lui diſant: A chaque ſaignée que vous avez fait, vous avez jetté la matiere du feu par la fenêtre, & celui que l'on auroit calmé par des remedes propres a conſervé les matieres du ſien, & devra, ſelon moi, vivre plus long-tems que vous. Il me dit que tout cela étoit à merveille, qu'il ſe portoit fort bien, & qu'il auroit cent fluxions de poitrine, qu'il ne les feroit point traiter ſans ſaignée.

Six mois après, j'appris que ce pauvre diable étoit mort d'une mort que l'on a regardé comme ſubite, & qui pouvoit avoir ſa

fource dans la privation de la matiere du feu néceffaire à la vie & à la digeftion.

94.

Comparaifon de nos humeurs & du fang, avec les lampes d'églife garnies d'eau & d'huile.

Je compare nos humeurs & notre fang dans nos corps, aux lampes d'églife garnies d'eau & d'huile : je fuppofe l'une de ces lampes trop pleines, de maniere que l'huile femble prête à étouffer la mêche ; il n'eft pas douteux qu'on rendra la fplendeur à la mêche de cette lampe allumée, en lui ôtant une cuillerée de l'huile qui femble prête à la fuffoquer : voila l'exemple du foulagement que reçoit un homme de la faignée, qu'il fe fait faire dans une pléthore, & quand

le ſang lui porte à la tête.

Je ſuppoſe une ſeconde lampe dans le même cas, & que pour dégager la mêche on ſe ſoit contenté d'ôter une partie de l'eau du fond de la lampe, qui ne s'y trouve placée que pour ſoutenir l'huile, il arrivera une égale réuſſite de cette opération, par rapport à la mêche devenue plus libre, parce qu'en diminuant l'eau inférieure à l'huile, celle-ci s'eſt un peu abaiſſée; voila l'exemple ou la comparaiſon convenable à celui qui, pour ſe dégager les vaiſſeaux, ſe ſera contenté d'employer un lavement purgatif, lequel, en dégageant les matieres inférieures, aura produit l'affaiſſement de celles qui repoſoient ſur elles; enfin qui n'aura purgé que les matieres impures, de la fermentation deſquelles étoit produite

la grande tenſion de ſes veines & de tous ſes vaiſſeaux.

Notre ſang eſt l'huile, nos humeurs ſont l'eau de la lampe qui brûle en nous : en ſuppoſant que la ſaignée pût produire le même bien qu'un lavement purgatif, un délayant, un abſorbant ou autre remede ſimple : il s'enſuivra que moi qui n'ai purgé que des matieres craſſes, je n'ai pas dû abréger par ces remedes les jours de mon malade, au lieu que vous, en lui tirant le ſang dans lequel réſide le baume & le principe de la vie, enfin l'huile de la lampe, vous avez dû reſtreindre le cours naturel de ſon exiſtence, de maniere que cet homme conſtitué pour vivre cent ans & plus, n'en vivra pas ſeulement cinquante s'il a été beaucoup ſaigné. Nous ne ſerions pas auſſi étonnés de voir

dans nos familles des vieillards de cent ans, si l'usage des saignées, presqu'universellement reçû, ne rendoit la chose presqu'impossible.

95.

M. Constant, mort à 114 ans; n'avoit jamais été saigné.

Tout Paris sçait que Monsieur Constant, mort il y a deux ou trois ans à cent quatorze ans, n'avoit jamais été saigné: il avoit eû durant sa vie beaucoup de fiévres inflammatoires, mais il s'étoit guéri par les remedes simples; il employoit les absorbans, les délayans & les purgatifs.

Nous avons, dans les différens Journaux, depuis long-tems des notes de vieillards morts à plus de cent ans; que l'on en dé-

découvre ſeulement un dans le nombre qui ait été beaucoup ſaigné, je ſerai ſatisfait.

96.

Forte objection contre la ſaignée.

Ce dernier défi que je fais à l'Univers, ſervira à prouver de plus en plus mon ſentiment ſur la ſaignée.

Que l'on me repréſente un vieillard de plus de cent ans, que l'on ait beaucoup ſaigné dans ſes maladies, je paſſe condamnation; mais je puis aſſurer que dans toutes les recherches que j'ai fait par-tout depuis dix ans, je n'en ai pas encore trouvé un ſeul.

FIN.



TABLE
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Volume.

qu'il

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre *Le Conſervateur du ſang humain, ou la Saignée démontrée toujours pernicieuſe & ſouvent mortelle.* Ce petit ouvrage renferme un ſyſtême qui combat l'uſage de la ſaignée reçû dans la pratique de Médecine : comme il eſt ſuſceptible d'interprétation, & que d'ailleurs les nouvelles opinions tendent à la perfection des connoiſſances, j'ai cru qu'on en pouvoit permettre l'impreſſion. A Paris ce 28 Novembre 1765.

Signé, POUSSE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieute-

nans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur de Malon, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre *Le Conservateur du sang humain ou la Saignée demontrée, quelquefois pernicieuse & souvent mortelle*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi de faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long

ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuilles imprimée attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de de France, le Sieur DELAMOIGNON ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement ; ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original.

Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Regne le cinquante-uniéme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 784. Fol. 422. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article XLI, à toutes perſonnes de quelques qualités & conditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucun Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires, preſcrits par l'art. CVIII du même Réglement. A Paris ce 4 Février 1766.

LE CLERC, *Adjoint.*



